

Alger, Marseille : un bateau pour l'autre rive

La politique est le moyen pour des gens sans principes de diriger des gens sans mémoire.

(Voltaire)

Khélil releva le col de son manteau. Le vent s'était levé, glacé, mordant. La mer était moutonneuse, sale, rugissante comme un grand fauve pris dans un piège. L'homme avait embarqué la veille à Alger, avec sa femme. Le couple quittait leur Algérie, leur Kabylie natale, pour tenter sa chance en France. Ils délaissaient à regret leur beau pays, poussés par l'espoir de prolonger un peu le temps qui leur était imparti, de vivre, malgré tout, un peu plus longtemps. Leur Algérie était en ruine. Au village, on ne parlait que des Français, de la guerre, de la torture, des massacres, des disparitions nocturnes, des corps retrouvés dans les puits, des filles pleurant après leur convocation à la gendarmerie. Pourquoi pleuraient-elles ? Elles refusaient de répondre.

On ne savait plus qui était l'ennemi. Il y en avait tellement. Les Français, le FLN, les colons. Il n'y avait plus rien dans le village. Plus de moutons, plus de blé, plus de pain, plus de chants, plus de musique. Les Français avaient tout détruit. Leur beau village était devenu une terre brûlée, aride, désolée. Il fallait tout reconstruire, tout était ravagé, pillé. Tous les oliviers, les figuiers, les citronniers avaient été réduits en cendres par l'armée. Même les grives, ces oiseaux saoulés de fruits rouges, avaient disparu. On les tuait d'un coup de bâton dans les oueds, rôties sur des sarments de vignes, accompagnées de raisin, de menthe fraîche et d'épices. Un délice.

Perdu dans ses pensées, Khélil ne vit pas sa femme arriver. Fatima était malade. Le mal de mer la tenait depuis la veille, elle avait vomi toute la nuit. Khélil avait eu peur qu'elle perde leur premier enfant, ce petit être qui lui enflait le ventre comme une outre. Saisie par le froid, Fatima avait les lèvres bleues. Pourtant, dans un effort de dignité, elle avait réussi à maquiller légèrement ses yeux et à colorer ses lèvres d'un peu de rouge. La pauvreté ne devait pas engloutir tout, pensait-elle. La pauvreté, c'était déjà la fin de la liberté. Il fallait savoir garder sa dignité, toujours. Se laisser aller, c'était faire le lit de la saleté, de l'abject, de l'inhumanité. C'était vouloir donner sens à l'immonde.

Humain trop humain, disait un philosophe allemand, dans un trait de génie. Fatima était pâle, comme morte, froide comme une nuit dans le djebel. Elle tenait dans sa main une vieille valise qui contenait toute leur vie. À l'intérieur, un petit trésor était emmaillotté dans un grand foulard. Le foulard contenait un bracelet massif, cinq bagues, un collier, des boucles d'oreilles, le tout en or. De quoi survivre, peut-être, un an en France. Leurs familles avaient tout donné, en échange de l'espoir que, si Khélil et Fatima trouvaient du travail, ils enverraient de l'argent en Algérie.

Les côtes françaises se dessinaient enfin à l'horizon. Les gens sortaient de leurs cabines où ils s'étaient entassés. L'espace y était exigu, mais ils s'étaient réchauffés ensemble, buvant leur thé sucré, gorgée après gorgée, comme avec regrets, comme on récite une prière. Ils avaient même chanté doucement, mais ils n'avaient pas prié. Depuis longtemps, Allah les avait abandonnés, eux, les Berbères, les oubliés de Dieu, les enfants que la lune n'éclairait plus, paraît-il.

Khélil distinguait maintenant clairement la côte et les HLM de Marseille. Il prit sa femme par la taille, la serra contre lui, et lui offrit un large sourire.

C'était un message d'espoir, une promesse silencieuse : ils avaient touché le fond, ils ne pouvaient pas descendre plus bas. Un bon coup de talon et ils retrouveraient l'air qui leur manquait tant. Fatima glissa sa main dans la sienne, appréciant la chaleur de son mari. Enfin, le bateau accosta dans un furieux fracas de tôle et d'acier et vomit ses passagers, tristes et fatigués, sur un quai éclairé de néons aveuglants, lugubres. Cette lumière crue ressemblait à un phare odieux, fendant la nuit d'un matin rétif à l'aurore.

La foule se dirigea vers des guérites, des postes de douane. Des fonctionnaires zélés vérifièrent les papiers et ouvrirent quelques bagages, rient aux éclats. Ils se moquaient de voir ces indigènes quitter volontairement leur pays d'origine, ces gens venus en France après avoir réclamé leur indépendance.

Pour ces serviteurs de l'état-nation, cette migration était un signe de leur stupide refus d'allégeance à un pays qui avait tout fait pour maintenir l'ordre, la paix et la sécurité. Mais Khélil, lui, voyait tout le contraire. Ces hommes, c'étaient la somme totale de la bêtise, du non-humain, de la barbarie. Ces pauvres hères étaient aveugles et ne véhiculaient que le triomphe du nihilisme sur la civilisation.

Ce n'est pas le doute , c'est la certitude
qui tue (Friedrich Nietzsche)

Les amoureux passèrent une semaine à Marseille. La première chose que fit Khélil en arrivant fût de mettre le magot à l'abri. Fatima confectionna deux sacs ceintures et partagea le trésor de moitié. Se faire voler les bijoux aurait été une catastrophe. Ils portaient toujours leur trésor pour une nouvelle vie sur eux. Si l'un d'eux venait à le perdre ou à être volé, ils leur restait une soupape de sécurité. Khélil achetait maintenant le journal tous les matins et scrutait avec une infinie patience toutes les offres d'emplois. Il était prêt à accepter n'importe quel poste, mais il se heurta à de cinglants refus. Les employeurs profitant de cette manne de gens pauvres et désœuvrés proposaient des salaires minables, indignes, misérables.

Des salaires si faibles, si ridicules qu'ils ne suffiraient pas à payer la nourriture et logement. L'occasion était enfin donnée à ces rapaces de mettre les pauvres en concurrence et d'en extraire de juteux profits. Le couple comprit qu'il était fait comme un rat pris dans des rets, et que l'unique solution pour sortir de ce bourbier c'était de monter à Paris. Paris et la banlieue étaient disons-t-on un immense gisement d'emplois. Une sorte d'eldorado. L'occasion était sans doute à saisir de toutes façons, il fallait bien continuer à affronter l'adversité. Khélil avait en poche l'adresse d'un oncle qui habitait à St Denis . Sait t'on jamais... Cette adresse lui avait été donnée par son père. Une adresse bouée de sauvetage en quelque sorte.

Pour quitter Marseille et son joli port, le couple prit un train de nuit pour économiser le prix de la chambre d'hôtel et se retrouva dans une immense gare au petit matin. Perdus , Khélil et Fatima se décidèrent à contre-cœur à prendre un taxi. Le taxi roulait lentement se frayant un passage dans une circulation dense et encombrée. Pendant ce temps, le compteur tournait... Quelques trente minutes plus tard, ils arrivèrent enfin chez cet oncle inconnu qui vivait dans un bidonville. Le taxi se gara en évitant une mare de boue et se déchargea comme la peste de ses clients, et c'est à dire: prestement. Khélil régla la note qui lui sembla astronomique. Sur place, des enfants jouaient avec des morceaux de bois de palette. L'endroit ressemblait à un trou d'ordures posé là par hasard, abandonné aux vents de la mauvaise fortune. Il demanda à l'un des enfants le nom de l'homme qui pouvait les aider. Le gamin sans parler montra d'un doigt timide une cabane en bois. Khélil frappa à ce qui ressemblait à une porte. Une femme ouvrit et les regarda de la tête aux pieds.

Khélil regarda la cabane en bois, un amas de planches clouées de travers, prête à s'effondrer au moindre souffle de vent. L'endroit semblait tout droit sorti d'un rêve brisé, une esquisse de ce qu'aurait pu être une vie, réduite à une construction de fortune. Il se présenta rapidement dans sa langue maternelle, le Kabyle. Un sourire radieux éclaira le visage de la femme.

— Entrez, dit-elle dans la même langue, et soyez les bienvenus. Et elle demanda avidement : « Tu es le fils d'Ali ? »

— Oui, répondit-il, mon père m'a donné votre adresse et nous a dit que vous pourriez peut-être nous aider.

La femme les invita à s'asseoir sur de gros coussins et commença à préparer le thé. C'était la coutume : peu importe qui venait, on offrait le thé s'il venait en ami. Le couple ne se sentait pas du tout mal à l'aise dans ce qui tenait lieu d'habitation.

Après tout, ce n'était pas si différent des gourbis de leur enfance. Khélil posa la main sur le genou de sa femme, tant par amour et désir que pour la rassurer. Aïcha (c'était son nom) dit alors :

— Karim arrive dans une heure. En attendant, buvons notre thé.

Le silence s'installa. Un silence que personne ne brisa. Aïcha avait de suite compris que le couple était moralement et

physiquement épuisé. Il ne fallait surtout pas brusquer les choses, mais laisser doucement ses invités s'imprégner de l'environnement, de la pièce, des odeurs. De toute façon, il était impératif, impérieux de les aider, de les soutenir, et même de les féliciter de ce qu'ils avaient fait. Elle leur sourit gentiment. Un sourire ne coûte rien et enrichit celui qui le reçoit, dit un proverbe connu.

— De toute façon, dit-elle, ne vous inquiétez pas. Vous resterez aussi longtemps que vous voulez à la maison. Nous avons un autre matelas et une grosse couverture. Karim construira une cloison pour la nuit, comme ça tout le monde aura son intimité. Et puis, nous partagerons tout. On est toujours plus forts ensemble, n'est-ce pas ?

Khélil souriait, Fatima pleurait pourtant. À travers ce comportement qui pouvait paraître curieux, c'était tout simplement le bonheur qui venait de s'inviter incognito dans leur cœur. Zeus, Cupidon, et même le versatile Éole venaient de s'associer pour les inviter à leur joyeuse table. Cette baraque en tôle, en bois de récupération et en carton, c'était le Chergui : ce vent chaud du Sahara qui venait enfin réchauffer leurs corps transis, frigorifiés.

Ce vent, c'était le souffle rauque du désert, l'haleine fraîche du Lion blanc de la fontaine d'Alger, le vin de palme qui enivre si doucement. Pour une fois, les dieux de l'Olympe étaient de leur côté. Ils étaient peut-être sauvés. Khélil pensait depuis des années que les dieux grecs étaient les plus grands et qu'ils le resteraient toujours. Leur blé mûr, peu importe le temps, les jours, les années, finissait toujours par pousser sur les tombeaux des nécropoles. La nécropole ! Cette cité des morts. La terre est fertile partout, c'est un lieu commun.

Karim arriva deux heures plus tard. Il avait l'air très fatigué. En voyant ses invités, son visage s'illumina à la fois de stupeur et d'un large sourire. Aïcha le cueillit au vol et dit :

— Je te présente Khélil et Fatima. Ils viennent juste d'arriver du pays. Khélil est le fils de ton frère Ali, que tu ne connaissais pas encore. Ils ont besoin de nous.

Karim embrassa spontanément ses hôtes. Une larme coulait sur ses yeux fatigués. Comme disait Deligny : *un homme ça ne pleure pas, ça déborde ou ça craque*. Il n'en revenait pas, Karim, de cette rencontre aussi merveilleuse qu'incroyable.

Décidément, ce monde était vraiment facétieux, saugrenu, et malgré ce que disait le proverbe, cette histoire se répétait, mais un cran plus haut. L'histoire n'est pas circulaire, elle se déroule en spirale, comme notre ADN. C'est une rotation qui s'élève, qui prend de la hauteur, c'est ça aussi le sens de l'histoire.

Après lui et sa femme, c'était au tour de Khélil et de Fatima d'entrer dans ce nouveau monde avec l'espoir d'y trouver une vie meilleure. Karim se laissa choir sur ce qui servait de canapé, pendant qu'Aïcha préparait un nouveau thé.

— Je travaille dans une usine qui fabrique des toiles à papier, expliqua-t-il fébrilement. Ce sont des toiles immenses, tissées avec des fils de cuivre et de laiton. On pose sur ces toiles, qui tournent très vite sur de gros cylindres, de la pâte à papier, et ensuite, sous l'effet de la force centrifuge, apparaît une immense feuille, l'eau ayant été évacuée. Cette feuille de papier peut mesurer deux cents mètres. Elle ne doit contenir aucun défaut. Par la suite, elle est découpée pour en faire des cahiers d'écoliers, des livres, et bien d'autres choses encore. Moi, je travaille à l'atelier tissage. Dans cet atelier, il y a d'immenses métiers à tisser pour fabriquer ces toiles. Si tu veux, je peux te faire entrer à l'usine, il y aura une place pour toi. Le travail n'est pas difficile, par contre, le bruit est assourdissant. Certains ouvriers finissent même par souffrir d'acouphènes, horrible maladie des oreilles.

On se croirait en enfer. Il faut hurler pour se parler, mais tu verras, on finit par s'y habituer. D'ailleurs, on s'habitue à tout. Les Français disent qu'il faut bien manger, et ils ont raison.

Ils échangèrent longuement jusque tard dans la nuit. L'Algérie avait enfin brisé ses chaînes dans une horrible souffrance. Des chaînes impitoyables qui la plaquaient au sol depuis trop longtemps. Il était venu le temps pour ces deux pays de se réconcilier et d'œuvrer ensemble pour imaginer un monde plus juste, plus fraternel, plus humain, sachant que la route à faire était encore immense. Pour changer les choses, il fallait changer d'abord les mentalités, et c'est-à-dire toute l'éducation. Un travail titanesque en somme. Il était encore loin le jour qui se lèverait sur une nouvelle humanité.

F. Deligny : Graine de crapules.

Le travail rend libre...

Il faut toujours un coup de folie pour bâtir un destin.

(Marguerite Yourcenar / Les yeux ouverts).

Karim s'excusa auprès de ses invités et dit :

– Excusez-moi, il est déjà minuit et je commence demain matin à quatre heures.

Pendant qu'il discutait, Aïcha avait disposé des cartons sur le sol recouvert de morceaux de linoléum de récupération et une grosse couverture en guise de lit d'appoint. Afin de préserver la pudeur du jeune couple, elle avait tendu un drap pour séparer la pièce en deux. Karim continua :

– Je parlerai de toi demain au contremaître. C'est un Français sympa, je suis sûr qu'il te prendra à l'atelier. L'usine cherche du monde.

Khénil soupira d'aise. Le malheur allait-il enfin les quitter ? Le soleil allait-il enfin réchauffer leurs frêles épaules ? Il fallait y croire. Les anciens du village disaient que la croyance résidait dans l'homme, et que beaucoup d'hommes, d'ailleurs, abusait de cette croyance qui sommeille en chacun de nous. En réalité, il existait deux formes de croyance. L'une était fausse et consistait à croire en tout et n'importe quoi. L'autre, la vraie, s'appelait l'espoir, mais l'espoir avait au moins une condition : celle de travailler à ce que cet espoir devienne réalité, comme ce médecin qui veut croire que son malade guérira. C'est rendre possible une utopie, créer du probable. Voilà ce qu'était la vraie croyance. Tel Ulysse, le héros d'Homère, il ne fallait jamais baisser les bras. Il fallait se battre sans cesse pour orienter son destin, et c'est la création qui permet cette orientation favorable.

C'est cette croyance qui est vitale pour l'homme. La vie est un long et périlleux voyage en bateau. La vie, c'est une Odyssée. Fatima aussi était très fatiguée. L'enfant pesait lourd dans son ventre, et elle avait l'impression d'avoir les seins comme des tonneaux de lait. Harassée, elle se coucha tout habillée. Tout le monde prit place pour la nuit. Aïcha souffla sur la dernière bougie. Morphée, sans gêne, s'invita sans qu'aucun d'eux ne réclamât sa présence.

La sonnerie stridente du réveil retentit, semblable à celle du coq dans ses plus beaux chants. Il était déjà trois heures du matin. Karim devait aller travailler.

Au lieu de rester au lit, tous se levèrent, à la grande surprise de Karim, pour profiter du temps ensemble. Fatima, si fatiguée, avait ronflé comme la forge du dieu Vulcain, celui qui avait pour compagnon un âne. Karim, encore une fois, était surpris et ravi. Quel honneur, rien que pour lui. Le bonheur se cache souvent dans de petites attentions, les petits gestes, les petits riens. Il en avait une preuve de plus. Ils déjeunèrent d'œufs durs, de pain, de fromage et d'olives vertes, le tout arrosé de thé. Aïcha, en un tour de main, avait replié la cloison qui séparerait désormais la pièce la nuit et dressé en un clin d'œil la table en fer qui gisait repliée dans un coin de la cabane. Le logis de Karim était un modèle du tout pliant. Tables, chaises, lits, armoires, semblant de commode, tout devait se plier pour faire place en un instant à une grande pièce vide, chaude, débarrassée du superflu. La nature fait la même chose, d'ailleurs. Périodiquement, elle brûle tout, détruit tout, ravage tout, afin que de ce désordre naisse un nouvel ordre, plus beau, plus riche, plus luxuriant encore. Les pauvres ont ce talent naturel. Ils agissent comme la nature, ils recyclent. Ils ont souvent le génie qui fait tant défaut aux nobles et aux bourgeois qui ne manquent pas d'argent. L'austérité non seulement fait penser, mais elle est souvent créatrice.

Mais revenons à nos moutons, ou plutôt à nos Maghrébins rejetés sur les plages par la grande marée de la vie. Ils déjeunèrent tous en souriant, se parlant à tour de rôle, en individus capables de s'écouter. La parole collective devait toujours être comme un orchestre, c'est-à-dire une partition où chaque musicien connaît les croches, les modus, les soupirs. L'harmonie sociale est une clé de sol. Au-delà de cela, c'est le mauvais souk, le délire, le pandémonium (le bordel, si vous préférez).

Karim dit :

– Khélil, puisque tu es levé, tu vas m’accompagner et tu prendras des repères en cours de route. Le ton était calme, mais l’injonction réelle. Tu verras, ce n’est pas compliqué du tout.

Khélil avait pratiquement dormi tout habillé. Il était déjà près. Il acquiesça d’un rapide mouvement de tête.

En sortant de la cabane, Karim se plaça près d’un gros bidon qui recueillait l’eau du toit et se lava le visage et les mains.

Khélil fit de même. L’eau froide le sortit un peu de sa demi-torpeur et finit par le réveiller complètement. Le ciel était maussade, tout était gris, lourd, pesant. L’air lui-même semblait infesté de miasmes. Il mit cela sur le compte du dépaysement. C’est souvent l’humeur qui fait que l’on voit les choses autrement.

Ils marchèrent prudemment, car le sol était glissant. Ce bidonville, c’était une mangrove. Un lieu plein de boue, de plantes rachitiques et d’odeurs délétères. À la moindre pluie, c’était la catastrophe. Karim lui dit que les toilettes étaient dehors, juste derrière la cabane, et qu’il y avait un robinet à cent mètres qui délivrait de l’eau potable. Karim était bavard, il expliquait tout rapidement, comme pressé par le temps.

– Tu verras, dit-il, la vie n’est pas mal ici. L’été, on fait le méchoui dehors. On joue de la musique, on danse. Farid, un gars du bidonville, a un compresseur et la télévision. Une fois par semaine, on prend les chaises, on va chez lui et on regarde du cirque, du foot, un film. Les Fatmas font du café et des gâteaux, on boit du thé. Parfois, elles délirent complètement et elles nous font la danse du ventre. On rigole bien ! Je suis sûr que tu vas adorer. Et puis tu sais, la France, à part le climat et le cochon que les Français mettent partout, ce n’est pas si mal. Tu m’as dit que tu étais pêcheur. Eh bien ! Tu pourras même pêcher dans la Seine. Tu vas voir comme c’est beau, les bords de Seine bordés de grosses pierres. Il y a des carpes énormes dans cette rivière. Tu vas te régaler, c’est moi qui te le dis.

Khélil écoutait avec un immense plaisir son nouveau compagnon. Bien que fluette et rapide, sa voix était agréable. Elle était chaude, rassurante, pétillante, et le ton était empreint de bonté et de compassion. Très vite, ils arrivèrent au métro. Karim lui donna deux billets et dit :

– Le deuxième, c’est pour le retour, car tu reviendras seul. Si tu es perdu, tu demandes des renseignements aux passants. N’oublie pas que tu as la chance de parler correctement le français, et que d’autres n’ont pas cette chance. Profite de tous tes atouts, joue sur tous les tableaux, étudie tout ce que tu fais. Plus tu t’intégreras vite, plus la vie sera facile pour vous. De plus, un jour, vous aurez votre logement. Je ne dis pas ça parce que vous allez vivre avec nous, car si tu savais comme nous sommes heureux de vous avoir à nos côtés... Non ! Je dis ça parce que la vie, c’est comme ça. La vie, c’est un moulin qui tourne sans cesse. La vie, c’est un train qui part d’une gare pour revenir après avoir tourné des années à la même gare. La vie, c’est le mouvement, c’est un immense rond, c’est la révolution permanente.

Khélil pensa : mais c’est qu’il est lettré, le Karim. Ils arrivèrent très vite au métro. Un homme poinçonnait les billets, puis ils pouvaient passer. Le métro était déjà noir de monde. Les gens semblaient tous pressés, tous angoissés, tous inquiets. Ils se jetaient sur les wagons comme des affamés. Voilà qui rompait, à ses yeux, avec le paisible ordonnancement des choses, avec la sérénité toute alexandrine de celui qui laisse du temps au temps. Une voix caverneuse monta d’un haut-parleur.

– Terminus, tout le monde descend.

Ils montèrent les escaliers, sortirent du sous-sol et marchèrent encore un peu pour prendre un bus.

– Il y a cinq arrêts, dit Karim. Après, nous serons arrivés. Ensuite, l’usine est à cent mètres. Si tu as peur de rentrer tout seul, tu peux toujours m’attendre à la sortie, mais je te préviens, tu vas te geler les glaouis* pendant huit heures. Il riait, Karim. Décidément, le bougre lui semblait de plus en plus être un bon compagnon de route. C’était bien un Kabyle, tiens ! Un peu de couscous, un thé, une cigarette et il remerciait Allah (les Français disent "Dieu", mais toutes ces légendes sont issues de la même barrique, disons du tonneau des mythologies).

Le bus s’arrêta à nouveau à côté de l’usine. Karim salua son compagnon et prit le chemin qui menait vers la grille d’entrée.

Khélil se retrouva seul dans un océan de bruit et de voitures. Il se donna quelques instants de réflexion et décida de repartir à pied. Doté d’une mémoire aussi profonde que la fosse des Mariannes, il avait pris le temps de repérer la route. Un magasin, une façade d’immeuble, un garage, un arbre. Il avait tout photographié dans sa tête. Il savait parfaitement où il était. Enfant,

son père lui avait appris à se diriger à partir du soleil, et même de l'intensité du jour. Un proverbe du pays disait qu'un homme qui savait lire au soleil retrouvait toujours son chemin.

Il savait même où se trouvait sa maison en Kabylie. Elle était exactement à quatorze heures zéro sept, et si Khélil avait eu du temps et un bateau, il aurait pu sans difficulté retrouver son pays qui se trouvait pourtant à des milliers de kilomètres. Il retourna très vite à l'entrée du métro. En chemin, une sorte de monument avait attiré son attention plus que les autres. Sur ce monument était gravé le mot "bibliothèque". Sachant que maintenant il ne pouvait plus se perdre, il rebroussa chemin. Il avait envie de lire. Il lisait depuis toujours et la lecture lui manquait. Son instituteur lui avait dit que tout le savoir du monde se trouvait dans les livres. Il n'avait jamais oublié cette parole merveilleuse. Il poussa la lourde porte du bâtiment en pierre et entra. Derrière un comptoir se trouvait une dame d'un certain âge, occupée à se faire les ongles. Elle leva la tête.

Timidement, il demanda :

– Bonjour, madame, comment fait-on pour emprunter des livres, s'il vous plaît ?

La femme le dévisagea longuement, essayant de masquer sa surprise. En effet, l'homme qui lui parlait était incroyablement beau. Il était grand, avait les cheveux noirs, durs et bouclés, des yeux verts, et une bouche joliment dessinée que soulignaient des dents d'un blanc éclatant. Elle cacha sa surprise et répondit. Cet homme était une apparition.

– C'est très simple, répondit-elle. Vous vous inscrivez avec un document d'identité, votre adresse, vous payez une cotisation, et vous pouvez emprunter trois livres pour une durée de quinze jours.

Khélil expliqua sa situation en sortant sa pièce d'identité.

– Je n'ai que l'adresse d'un ami, dit-il, et rien d'autre.

– Ça fera l'affaire, dit la dame. Vous pouvez aller chercher vos livres, la caution est de un franc par ouvrage.

Tout en parlant, elle enregistrait sur une fiche cartonnée les renseignements que lui donnait l'homme. Elle le regardait maintenant directement dans les yeux, comme envoûtée. D'après les papiers, l'homme était Algérien et venait d'arriver. Elle nota tout, sachant que c'était le meilleur moyen de le revoir un jour. Khélil entra dans une grande pièce séparée par des couloirs d'égagères. Il n'avait pas envie de lire du roman. Il en avait assez lu, surtout les grands classiques : cette littérature qui, à l'époque, se donnait pour mission d'essayer de changer le monde, ce qui n'était plus le cas depuis que c'était la publicité qui faisait la loi. Qui disait le bon du mauvais, le lisible de l'insignifiant. Il voulait trouver de la science. Il avait soif de connaissances scientifiques. Il lut sur une étiquette d'une étagère : sciences humaines.

Il choisit deux livres en fonction des titres et des auteurs. Le premier s'intitulait la part maudite, il était de Georges Bataille. Le second portait pour titre malaise dans la civilisation, son auteur était Sigmund Freud. C'était de beaux titres sachant que de toute façon, il avait tout à gagner même si erreur puisque le prix de l'emprunt était très bas . La littérature vraie est prométhéenne, c'est une lumière, un phare dans la nuit, un « aveuglement » salutaire. Il s'agit simplement d'oser affronter la complexité et il le savait . Maintenant, il lui fallait retrouver sa femme . Sa femme qui lui manquait même lorsqu'elle était à coté de lui . Khélil ne vivait plus que pour elle . Elle lui donnait tout , lui pardonnait tout . Il ne pouvait plus vivre sans Fatima . Il paraît que ce sentiment s'appelait l'amour . L'amour c'était une sorte magie , une sorte de loterie ou tu tires toujours le gros lot.

L'amour c'était l'eau qu'aucun vase ne pouvait contenir . C'était l'eau que la plante reçoit sachant que sans cette eau elle meurt. Si l'eau se fait attendre trop longtemps , elle se recroqueville et perd toute sa splendeur , sa force , son éclat . C'est de l'amour que la vie était née et cette vie était elle-même née de l'eau et la chimie. C'était indubitable . Un mélange de bactéries dans une eau saumâtre et sucrée, un violent orage accompagné d'éclairs et la vie surgit . Voilà ce qu'il avait trouvé au fond de lui-même en étudiant longuement la faune et la flore de ses montagnes . La vie était issue du mariage des noces chimiques. Khélil sortit de la bibliothèque en souriant . Il allait se la coltiner cette vie . Il allait se la distiller goutte après goutte dans les veines , suc après suc , molécule après molécule cette chienne apeurée . Il allait faire voir à cette péripatéticienne qu'elle était le vrai prix d'une passe , le prix de l'effort , et qui était Sisyphe .

Sisyphé ! Ce dieu grec condamné à pousser éternellement un énorme rocher au sommet d'une montagne et à se faire dévorer le foie toutes les nuits par un aigle . L'insoutenable était dit . Albert Camus dans sa grande générosité avait tenté de donner une explication à ce drame horrible . Il disait que l'unique façon d'accepter cette insoutenable et inhumaine torture était d'imaginer Sisyphe heureux . Merci Mr le philosophe de nous avoir si bien instruit .

* Glaouis , testicules en arabe

Bidonville et ville-bidon : Chaos d'une civilisation

J'ai toujours eu un léger dégoût pour ceux qui sont capables
De commenter pendant des heures l'arôme où , la finesse d'un vin
amenant dans leur parole pour des choses sans importance , une
délicatesse qu'ils ne mettent pas dans leur vie (C. Bobin)

Khélil reprit la route qui menait au métro aussi facilement que s'il la connaissait depuis toujours . Arrivé dans sa maison de carton et après avoir embrassé sa femme et Aïcha , il se décida à se raser . Une barbe de deux jours avait envahi son visage et commençait à le gratter furieusement . Il se rendit au bidon et commença sa seconde toilette . Il n'y avait même pas de glace pour peaufiner le travail . Il se rasa à tâtons . Aïcha lui apporta une serviette pour s'essuyer car il était parti sans rien . Enfin propre , il retourna voir les femmes en fredonnant un air du pays . Fatima était déjà en train de préparer le repas . Elle aimait par-dessus tout faire la cuisine . Couper la viande , éplucher des oignons , râper du piment était pour elle un immense plaisir . Elle épluchait aussi des oranges , des citrons et pendait les peaux dans la cuisine afin de profiter des parfums qui ne lui coûtaient rien.

- Khélil , mais où as-tu trouvé ces livres demanda-elle ?

Il lui narra détail par détail tout ce qu'il avait vu et fait . Fatima l'écoutait religieusement avide de tout savoir . Aïcha entre deux propos avait invoqué des achats et était sortie mais , elle voulait surtout laisser les amoureux un peu seuls . Elle savait que la complicité à aussi ses exigences .

- Tu sais dit Khélil , cette fois ci je pense que c'est bon pour nous . Ils nous faudra simplement faire attention à être toujours le plus correct possible avec Karim et Aïcha , et ne jamais oublier qu'ils sont nos sauveurs , qu'ils sont chez eux et qu'ils ne nous demandent rien . Si je trouve du travail nous paierons rubis sur l'ongle la moitié des dépenses , pas question de vivre à leurs crochets en plus , nous allons avoir le bébé . Il faut en tenir compte . Fatima répondit.

- Je sais Khélil , je ferai tout pour que notre vie en commun se passe le mieux possible.

Khélil et Fatima ne s'appelaient jamais chéri , mon amour , ça ! C'était un truc de colon , ce n'était pas dans leur culture , c'était même à leurs yeux un peu impudique .

- Tu sais dit Fatima lorsque le bébé sera là , Aïcha pourra le garder et je pourrais travailler dans une cantine scolaire puisque je sais facilement faire à manger pour au moins cinquante personnes .

- C'est une bonne idée répondit-il , ça fera deux salaires et avec l'argent on pourra peut être même se payer un gros poste radio à crédit comme ça , on écouterait l'Algérie depuis la France . Il paraît que c'est possible. A cette évocation , Fatima avait les yeux larmoyants . Retrouver l'Algérie , le soleil , le bleu de la mer , le souk , les mille senteurs qui embaumaient l'air.

- Tu crois que c'est vraiment possible dit-elle ?

- Oui répondit-il et de toute façon il faut y croire . Il faut imaginer le mieux pour nous sinon nous n'avancerons pas . Tout est possible , même l'impossible . Regarde ce qui s'est passé depuis notre arrivée , n'est-ce pas incroyable ? Nous avons une maison , un lit , de quoi faire à manger , de l'eau , des amis et tout ça gratuitement pour le moment . Ce n'est pas merveilleux ? Comme réponse Fatima l'enlaça . Décidément , son mari était un homme formidable . En le rencontrant , elle avait eu la chance de sa vie .

Jamais adolescente elle n'aurait pensé et même rêver partager un jour la vie d'un homme aussi beau et aussi bon . Khélil de son côté pensait exactement la même chose de sa femme . Cette femme ce n'était pas une femme c'était un diamant . Une pierre plus pure et plus dure que l'acier . Sans elle il n'était qu'une moitié . C'est ensemble qu'il devenait un homme complet . Fatima était plus belle que les sommets des montagnes du Djurdjura , plus belle que les neiges éternelles du Kilimanjaro . Cette femme n'était pas une femme , c'était la quintessence de la quintessence , c'était la cinquième essence .

Paris, ville de Lumière...

Ce qui vient au monde pour ne rien troubler
ne mérite ni patience, ni égard.

— R. Char

Aïcha, sa promenade terminée, frappa à la porte comme si elle n'était pas chez elle. Khélil, machinalement, répondit :

— Entrez.

— Alors, les amoureux, tout va bien ? Tout se passe comme vous le voulez ?

Fatima prit la main de Khélil dans la sienne et dit :

— Tout va très bien, si tu savais combien nous sommes heureux.

— Je vous ai fait une surprise, dit-elle. J'ai trouvé des piments rouges frais. On va les faire griller dehors, ça fera plaisir à tout le monde. Khélil, tu trouveras du petit bois derrière la maison, tu feras du feu. Faire du feu, c'est le rôle des hommes, continua-t-elle en riant. Nous, on lave vos chemises, donc ne vous plaignez pas.

Le ton était badin, presque moqueur. Aïcha faisait l'éloge du paternalisme, riant, mais pas dupe de sa propre duplicité. En psychanalyse, on appelle cette méthode la double aliénation, ou comment rendre l'autre fou.

Khélil fit semblant d'avoir été joliment mouché et sortit en riant doucement. Il trouva le bois et alluma le feu. Des enfants s'approchèrent de lui. L'un d'eux posa une question, et même, disons, deux en une.

— T'es nouveau ? Tu viens d'où ?

— Oui, nous sommes nouveaux. Nous venons d'Algérie, ma femme et moi.

Le gamin continua.

— C'est bien, l'Algérie ? Je connais pas. Il paraît qu'il faudra faire des piqûres contre les maladies pour y aller, mais j'aime pas les piqûres.

Il était bavard, ce gosse.

— Oui, dit Khélil, non seulement l'Algérie est bien et belle, mais c'est même très bien. Et ces piqûres dont tu as si peur ne font pas mal du tout, au contraire. Elles te protégeront des fièvres. Tu as tout à gagner à les faire si, un jour, tu vas en Algérie.

Le gamin le dévisagea franchement d'un air insolent, cherchant une faille dans le discours du nouveau venu. N'en trouvant pas, il tourna les talons et lança un « salut ». Les autres emboîtèrent le pas du gamin, celui qui semblait être le caïd de la bande, le chef, autrement dit. Fatima arriva avec les poivrons. Amoureusement, ils cuisirent les légumes ensemble, se souriant. Décidément, l'amour ne les lâchait pas, c'en était presque une malédiction. Un timide rayon de soleil fit son apparition. Il n'en fallait pas plus pour les combler. Pourtant, ce soleil ne réchauffait pas.

Ce soleil était froid, à l'image du pays dans lequel il avait mis les pieds. Des oiseaux, un peu plus loin, se battaient pour une miette de nourriture. Chaque vie devait se battre pour manger l'autre. Comment pouvait-on imaginer que le monde ne fût pas cruel, puisque la vie consistait à se nourrir des autres ? Ce monde était absurde. Ils étaient les enfants de la monstruosité et de la folie. On appelait ça la prédation. Ce monde ne contenait aucune vertu. C'était à l'homme qu'il revenait de lui en donner.

Karim arriva comme prévu vers quatorze heures. Il frappa aussi à la porte comme s'il n'était plus vraiment chez lui. Il entra en riant. Karim riait presque tout le temps. Ça devait être pathologique ; une forme de névrose installée dans l'enfance, sans doute, pour dissimuler une timidité malade. Il entra et lança de suite :

— J'ai deux bonnes nouvelles à vous annoncer. Premièrement, Khélil, tu as rendez-vous lundi à huit heures à l'usine pour un entretien d'embauche. Et deuxièmement, j'ai pu prendre une journée de congé demain. Je vais vous faire visiter tout Paris. Demain, tout le monde debout à huit heures, le petit doigt sur la couture du pantalon. Je pense que vous connaissez un peu la capitale à travers vos lectures ? Pour commencer, nous allons aller au Trocadéro, c'est là que se trouve la Tour Eiffel. Vous verrez, c'est vraiment impressionnant. Ensuite, nous irons à la fontaine Saint-Michel, du côté du Châtelet. C'est l'un des endroits préférés des touristes, la Seine est à deux pas. Il y a un quartier piétonnier dans lequel se trouvent toutes sortes de boutiques et de restaurants : des restaurants grecs, turcs, algériens, et même chinois. On mangera là-bas. Après le repas, nous irons à pied voir la cathédrale Notre-Dame, l'un des plus beaux édifices de Paris. Enfin, pour terminer, et pour Khélil, nous finirons par une promenade sur les bords de Seine.

Aïcha, surprise, dit :

— Mais ça va nous coûter un argent fou !

— Pas tant que ça, répondit Karim, et de toute façon, quand on aime, on ne compte pas.

C'était trop pour Khélil et Fatima qui ne savaient plus quoi dire.

— Alors, continua Karim, débonnaire et facétieux, le programme vous convient ? Et surtout ne dites pas non, n'oubliez pas que vous entrerez dans la carrière quand vos aînés n'y seront plus.

— C'est formidable, répondit Khélil. C'est absolument formidable, tu es trop bon, Karim.

— Non, je ne suis pas trop bon, répondit-il. Je sais qu'à notre place vous auriez fait exactement la même chose. Je le lis dans vos yeux. Nous allons profiter autant que vous de cette journée. Nous allons profiter de vous, de vos surprises et de votre joie. Nous allons vous découvrir. Tout ça, c'est du bonheur.

Il se tut pour laisser ses invités s'imprégner de ce qu'il venait de dire, avec malice et emphase. Aïcha approuva de la tête.

Elle savait ce qu'était le bonheur. Elle le cultivait d'ailleurs comme un jardinier entretient son lopin de terre. Descendez dans vos jardins, vous y trouverez la sagesse et la paix, écrivait déjà le merveilleux poète Joachim du Bellay dans Les Regrets, la nuit à la lueur d'une bougie.

Plus mon Loir gaulois que le Tibre latin,

Plus mon petit Liré que le mont Palatin,

Et plus que l'air marin, la douceur angevine.

À le lire, lui aussi avait eu dans sa vie la nostalgie de son pays et de son fleuve, la Loire.

Fatima, qui commençait déjà à se sentir chez elle, avait préparé le thé, qu'elle accompagnait des piments que son mari avait cuits. Ils n'avaient plus rien à se dire. Ils devaient maintenant digérer toutes ces nouvelles. Ils se regardaient, et ces regards étaient langage. Ils n'avaient pas peur du silence, ni les uns ni les autres. Ces silences que d'autres redoutaient tant. Comme ils n'avaient pas peur, enfants, des crues de la rivière. Ces crues qui donnaient des limons noirs, si fertiles pour leurs champs. Ces crues qui disaient aux rives de la rivière : « Ça suffit, votre dictature, un peu de place, s'il vous plaît. »

— Viens, dit Khélil. J'ai repéré du bois mort en revenant. On va en faire provision. Je vais emprunter la carriole à Laziz, il me la prête toujours. On se rend des services, comme au pays. Le bois, c'est précieux. On cuisine pour économiser le gaz, on chauffe l'eau, et on se chauffe aussi avec le bois. J'en ai repéré un gros tas, des poteaux que jette EDF, un vrai trésor. On va prendre la scie, ça ira plus vite et ce sera plus facile à transporter.

Ils empruntèrent la carriole et se rendirent sur le lieu où se trouvait cette manne. De gros poteaux, dont le pied était pourri, reposaient sur le sol comme s'ils avaient été jetés d'un camion.

— On fera plusieurs voyages, dit Karim. Il faut profiter de l'aubaine et savoir prendre le poisson lorsqu'il mord. Et puis personne ne nous dira rien, c'est un simple dépôt en attente d'être jeté à la décharge. Ce pays est riche, très riche, mais ces gens jettent tout. Le peuple est majoritairement pauvre, très pauvre. C'est à n'y rien comprendre. À quoi sert toute cette richesse si elle n'est pas redistribuée ?

Une jolie femme passa sur la route et regarda Khélil. Elle lui fit même un sourire.

— J'ai l'impression que tu plais aux femmes, dit Karim goguenard. Faudra faire attention, on n'est pas en Algérie ici. C'est des rapides, les femmes dans ce pays. À mon avis, Fatima va te surveiller, parce que tu vas être drôlement sollicité.

Décidément, il était impossible, ce Karim, se dit Khélil. Il avait dû apprendre tout ça en France.

Journée extraordinaire dans une capitale ordinaire...

Qu'il s'agisse de politique, de morale ou de philosophie,
je suspecte les jugements de ceux qui ignorent tout de ce qu'ils sont.

(Jean Rostand, Pensées d'un biologiste)

Ils dînèrent d'une hasban, une sorte de boulettes de semoule berbère, composées de légumes, d'agneau et d'huile d'olive, puis se couchèrent tôt, leurs têtes pleines de rêves de découvertes.

Khélil, dans un sommeil agité, rêva de son village blotti contre les flancs de la montagne, tel un lézard cherchant à passer inaperçu. Il rêva de champs débordant de blés, de coquelicots, de fleurs multicolores. Il vît, comme s'il était éveillé, les citronniers et les figuiers, ces arbres nourris par les cendres de son bois. Il rêva aussi de grives, de truites, de sa rivière qui chantait au printemps sur les pierres. Il rêva, comme dans une poésie arabe, d'un pays où les arbres avaient des troncs élancés, donnant des fruits bien mûrs qui ne tombaient jamais. Il était fou de toute cette insolente beauté. Pourtant, il était rassuré par sa folie, car il avait lu quelque part qu'un fou est un homme qui a tout perdu sauf la raison.

Les livres étaient la plus haute et la plus belle invention de l'homme. L'écriture, comme la nature, pouvait contenir à la fois le vénérable et le sacré, le pur et l'immonde, le mensonge et la vérité. L'écriture était plus forte que tout. Un bruit le sortit de son sommeil. Karim, qui avait l'habitude de se lever très tôt, était déjà debout et avait préparé, sans bruit, le petit déjeuner pour tout le monde. Il regarda sa montre : il était six heures du matin. Khélil se leva sans bruit, se glissa derrière la cloison et fit un clin d'œil à Karim, en guise de bonjour.

Ce dernier lui rendit l'intention. Aïcha dormait encore. Il lui fit comprendre, du regard et par des gestes, qu'il allait sortir pour faire sa toilette, ce qui laisserait du temps à sa femme pour se préparer. Karim répondit en levant le pouce, ce qui signifiait : « J'ai compris. »

Pour une fois, le climat semblait clément. Il leva les yeux au ciel, comme il le faisait chaque matin, en évitant de glisser dans la boue qui collait amoureusement au sol. L'écharpe de brume allait se fondre dans la matinée, laissant place à un ciel bleu. C'était absolument évident. Une chance de plus, pensa-t-il. Comme il n'y avait personne et qu'il était habitué aux froids hivers de ses montagnes kabyles, il se mit en slip pour se laver entièrement.

Il se dit qu'il allait aussi préparer un seau d'eau pour Fatima, afin qu'elle puisse en faire autant. Ce n'est pas parce qu'ils étaient devenus des clochards qu'ils devaient oublier les règles élémentaires d'hygiène. Sachant qu'elle prendrait cette attention comme un cadeau, encore une fois, c'était tout « bénéf » pour lui, comme disaient les drôles d'autochtones qui peuplaient cette terre ingrate et polluée.

La journée de visite à Paris se déroula sous les meilleurs auspices. Leur retour fut joyeux. Fatima souriait, même si elle boitillait en cheminant. L'enfant pesait de plus en plus lourd et elle le ressentait jusque dans la plante de ses pieds.

Le lendemain, Karim et Khélil se rendirent ensemble à l'usine. Karim lui indiqua un bureau dans un bâtiment et dit :

- Tu frappes à la porte, il y a une secrétaire, elle t'attend.

La femme derrière le bureau le dirigea vers un autre bureau. Dans ce bureau se tenait un homme qui lui fit passer toute une série de tests, dont il ignorait l'utilité. Les tests durèrent bien une heure. L'homme lui demanda de dessiner un arbre, de ranger des cubes, de reconnaître des couleurs, de tracer des cercles, des carrés sur une feuille de papier vierge. À la fin de l'entretien, il dit :

- C'est incroyable, vous avez un QI très élevé. Je vous trouve à 180. Lisez-vous vite ?

Khélil répondit que oui.

- Bien, dit l'homme. Je vais vous diriger vers la section cadre. L'usine recherche en priorité des gens comme vous, sachant qu'ils sont rares et que les ouvriers ne manquent pas. Puis, comme pour lui-même, il grommela entre ses dents :

- Ce pays a négligé certaines formations.

Khélil ne savait pas ce qu'était un cadre. Pour lui, un cadre était une décoration que l'on mettait sur les murs des maisons.

- Pouvez-vous revenir demain ? Vous passerez une visite médicale et je vous reverrai ensuite. Vos deux jours vous seront payés, bien entendu.

Khélil souriait de bonheur et calculait déjà le prix du gros poste radio. Karim avait voulu les épater, son tour était venu de lui rendre sa leçon de modestie. Confiant dans l'avenir et pour mener son projet d'achat, il avait pêché dans son trésor une bague en or qui devait bien peser huit grammes. Ils allaient voir tous ces enfants de Mohamed et de la Casbah qui étaient Khélil. Il ressortit de l'usine d'humeur vagabonde et décida de profiter du retour pour marcher à nouveau. Il pensait même pouvoir revenir à pied au bidonville, qui se trouvait à environ dix heures vingt. Le plus difficile serait de contourner les obstacles. Il n'était pas dans ses montagnes ici, et cette ville était encombrée au possible. De toute façon, il verrait bien. C'est en marchant qu'on devient un grand voyageur.

Il acheta le journal du matin et chercha le mot "or". Une publicité annonçait l'achat et la vente d'or dans le quartier de la Bourse. Il regarda un plan de Paris sous un arrêt de bus et trouva facilement le chemin menant dans ce quartier. Une demi-heure plus tard, il entra dans la boutique qui achetait de l'or. Un homme en blouse grise, derrière un comptoir, lui demanda :

- C'est pour ?

- Je veux vendre cette bague, répondit-il. Quel prix en donnez-vous ?

- Un instant, dit l'homme, je vais calculer sa valeur.

Il sortit une sorte de pierre sous le comptoir, frotta la bague légèrement dessus, puis mit du liquide sur la poudre d'or. Il pesa la bague et dit, d'une voix légèrement aiguë, comme une plainte :

- Elle pèse onze grammes, l'or est un très bel or de 24 carats. Je vous en donne le prix : mille cinq cent francs.

Khélil en avait calculé le prix immédiatement. Ce que disait l'homme était vrai. Étonné, il dit :

- C'est le bon prix, mais comment se fait-il que vous me donniez sa vraie valeur ?

Cette fois, l'acheteur le regarda franchement, ne se cachant plus derrière une fausse voix, et répondit :

- Nous ne trouvons pas beaucoup de vendeurs, donc nous essayons de fidéliser nos clients. Si vous avez d'autres bijoux de cette qualité, vous pouvez revenir me voir. Je suis acheteur. Cette bague est très ancienne. Je vais même la vendre comme bijou, et non pas la faire fondre. Ne vous inquiétez pas, j'ai fait une bonne affaire aussi. Puis, il sortit l'argent du comptoir, le compta et le posa sur le bois usé par le temps. Khélil dit :

- Merci beaucoup, j'aimerais vous serrer la main.

L'homme lui tendit la main, la serra, posa chaleureusement son autre main dessus, et dit :

- C'est moi qui vous remercie.

Un regard profond l'un envers l'autre, et l'indicible était dit.

Au retour, voyant le montant de sa vente, Khélil décida de s'offrir un gros poste de radio d'occasion. Un modèle qui fonctionnait à la fois sur le courant et sur piles. Sur place, il vérifia que la machine captait bien Radio Alger. Elle trouva rapidement les ondes que Fatima aimait tant, et il s'amusa à constater qu'à sa manière, même Zeus, le patron des grands débiles, semblait de la partie, et que tout cela ne pouvait signifier qu'une chose : l'avenir s'annonçait radieux.

Pour finir, il se rendit à la poste et envoya un mandat à sa famille restée au pays. Il en profita pour acheter du papier, des enveloppes et des timbres. Les nouvelles devenaient urgentes à donner. Heureux, il songea qu'il allait bientôt liquider ce qui lui restait d'argent pour acheter un gigot de mouton. Khélil souriait, béatement, même bêtement. Il était heureux comme une vache que l'homme à l'herbe met au printemps.

Quand le bâtiment va...

Nous ne savons renoncer à rien, nous savons seulement échanger une chose contre une autre.

(Sigmund Freud).

Quatre heures plus tard, il retrouva sa maison de bric et de broc. La longue marche lui avait donné de belles couleurs.

Fatima, amusée, lui disait qu'il avait un teint de jeune fille. Elle disait parfois des conneries, sa femme. Khélil narra encore une fois, miettes par miettes, tout ce qu'il avait fait et vu. Les femmes l'écoutaient, ravies, séduites par son éloquence. Enfin, le grand moment arriva. Il tourna un gros bouton et la magie jaillit dans la pièce. Un luth, accompagné d'une guitare et d'un tambourin, monta de l'appareil. Fatima, emportée par la musique, se mit à taper frénétiquement sur la porte au rythme de l'orchestre, tandis qu'Aïcha se lançait dans une danse du ventre hystérique et féconde. De vraies folles.

Soudain, la musique s'arrêta, laissant place aux informations. Mais cette information était si déformée qu'elle en devenait d'un banal affligeant. Il tourna à nouveau le gros bouton, et une autre musique surgit. La liesse reprit immédiatement parmi la petite troupe. C'était tout ce qu'elle voulait, cette troupe de mécréants. Ces échoués des colonies ne pensaient qu'à oublier, cuire la viande, et se saouler de thé. Ce ramassis de gueux ne voulait en ce moment que s'enivrer de musique pour corriger cette force centrifuge qui sans cesse les plaquait au sol, les enterrant plus tôt que prévu.

Fatima prépara le gigot, Khélil alluma du feu dans la cour commune. Dehors, des garçons jouaient à se faire peur, mimant la guerre, mitraillant tout ce qui passait. Pour l'occasion, il se ramassa une rafale. Ravi de l'aubaine, Khélil pensa qu'il allait un jour lui rendre ses balles à ce mouffet belliqueux. Il était courageux et pédagogue, notre Maghrébin des montagnes, et Albiciade, que je sache, n'était ni un lâche, ni un poltron. Albiciade ! Ce terrible combattant grec. Ce général qui, même nu et armé d'un seul couteau, faisait fuir quatre agresseurs décidés à le tuer. Khélil était de la même race d'homme que lui. Des filles assises sur un banc bricolé à la hâte, l'œil glauque, torve et bovin, regardaient impavides les héros rouler dans la

poussière. Inch Allah !

Karim arriva à son tour et tout recommença. Le dîner fut aussi bon que le gigot. Entre la viande rôtie, le poste de radio, la chaleur du vieux poêle en tôle et le thé, tout était parfait. Ils étaient saoulés de bonheur. On dit d'ailleurs que Bacchus a noyé plus d'hommes que Neptune, (c'est bien connu...).

Karim s'étonnait des capacités de Khélil. Il revenait à pied au bidonville, allait être nommé cadre, et lisait des livres dont il comprenait à peine le titre. Voilà qui le surprenait agréablement. Leur nouveau couple d'amis était un véritable don. Avec le salaire de Khélil, peut-être même celui de Fatima, tout l'entretien de la maison, le prix de la nourriture, tout allait pratiquement être divisé par deux. Depuis le temps qu'il rêvait d'avoir une mobylette et assez d'argent pour l'entretenir. On pouvait aller au bord de la mer avec un tel engin. La mer ! Sa seconde patrie. Il se dit qu'il allait regarder une carte de France. Les gars à l'usine parlaient d'une belle ville en bord de mer qui portait le joli nom de Cabourg. Sait-on jamais... Fatima tira la cloison de tissu. Rideau, comme on dit communément.

Une cigogne passe.

Pour voir le futur, il faut regarder derrière soi (La Bible).

À l'aube, nos deux compagnons reprirent le chemin de l'usine. Khélil attendit quatre heures sous l'abri de bus, car les bureaux n'ouvraient qu'à huit heures. Plusieurs femmes vinrent s'asseoir à côté de lui. Décidément, on n'était plus en Algérie... L'une d'elles lui proposa même une cigarette. Il déclina poliment l'invitation en évitant de lui parler. De plus, il ne fumait pas. Curieux, se disait-il, comme les femmes lui prêtaient de l'attention. Karim avait peut-être raison en affirmant qu'il allait terriblement leur plaire. C'était encore une autre découverte. Il se jura pourtant de ne jamais faire attention à elles. Ce n'était pas parce qu'il était un "arabe" qu'il allait derechef se constituer un harem.

Un homme pressé oublia son journal. Il le ramassa et lut les informations du jour. Il lisait tout, même les publicités. Plus par envie de lire que par autre chose, d'ailleurs. Finalement, le temps passa assez vite. Il avait aussi l'habitude du temps qui se traîne, du temps qui se languit. Dans ses montagnes, il pouvait passer des heures assis sur un rocher à méditer naturellement, à s'oublier le regard perdu dans la ligne d'horizon. Autour de lui, le monde était bruyant, dantesque. Une foule toujours pressée envahissait les rues. Cette foule hébétée, à ses yeux, était accompagnée d'un infernal ballet de voitures, de sirènes d'ambulances, suppléées d'odeurs acides des pots d'échappements. Cette ville puait autant que le bidonville. Le microcosme et le macrocosme étaient réunis dans la même puanteur, dans ses pires odeurs fétides.

Il prit un café dans un bar. En Algérie, pour le même prix, il aurait pu acheter dix litres de cette boisson. Il avait l'impression d'avoir débarqué sur une autre planète. Ce monde était humain, pourtant il ne le comprenait pas. Tout lui était étranger. Tout était si différent, si déconcertant. Il regarda l'heure à sa montre. Le moment était venu. Il passa rapidement la visite médicale et retrouva l'homme qui lui avait fait passer les tests.

– J'ai du temps, je vais vous faire visiter l'usine, dit le psychologue. Pour commencer, vous n'irez pas à l'atelier de tissage, mais au service des expéditions. Vous contrôlerez que tout est en ordre. Vous aurez des documents simples à remplir et des signalements à faire en cas d'anomalies. Ce travail est tout à fait à votre portée. Vous aurez aussi le privilège de porter une blouse blanche, ce n'est pas rien. Je vais aussi vous faire voir le laboratoire de recherches et contrôles. Fabien, qui en est le responsable, vous expliquera tout.

La promenade dura bien deux heures. L'homme n'était pas pressé et discutait souvent avec des ouvriers. Karim lui fit un clin d'œil en passant, affublé comme d'habitude de son éternel sourire. À midi, il mangea à la cantine avec son compagnon, qui lui demanda quelles étaient ses impressions, sachant que, même maigre, le salaire justifiait tout. Il répondit qu'elles étaient excellentes. De toute façon, il n'avait rien à dire. Ces gens détestaient le travail et décidaient donc de tout, comme de parfaits monarques. De plus, ils avaient la force du contrat pour eux, et ce contrat énonçait sans équivoque : sois-tu acceptes nos

conditions, sois-tu as toujours le droit d'aller chercher ailleurs. En l'état des choses, c'était imparable. C'est ça, la puissance et l'ignominie du monopole par la force du capital. En fait, c'était comme en Algérie : le peuple ne comptait pas, c'était le pays qui comptait. L'individu n'avait aucune valeur.

Khélil avait vite compris. C'était exactement le même système partout. Les riches qui mettent les gouvernements au pouvoir uniquement pour eux font la loi. Ces gens ne sont que des pilliers, et des voleurs de la démocratie. Un colonialiste reste un colonialiste, même dans son propre pays. L'indigénat se pare de différentes couleurs, c'est tout. Il attendit Karim une heure afin qu'ils puissent repartir ensemble. Il ne savait pas qu'à son retour, une drôle de nouvelle l'attendait.

— De suite, en arrivant, les deux compagnons virent qu'un événement venait de se produire. Aïcha les attendait à l'entrée du bidonville. Tous les voisins étaient dehors.

— C'est Fatima, dit-elle d'un trait. Elle est partie il y a deux heures maintenant. L'enfant voulait venir au monde plus tôt que prévu. Une ambulance est venue la chercher. Il y avait un apprenti médecin et un infirmier. Ils ont dit de ne pas s'inquiéter, que tout était normal, et que tout se passerait bien.

— Sais-tu où elle est ? demanda Khélil, fébrile et angoissé.

— Oui, répondit-elle. Le médecin nous a laissé l'adresse de la clinique, c'est à Paris. Elle lui tendit une feuille de papier contenant l'adresse et un plan du quartier.

Les deux compagnons se regardèrent et se comprirent immédiatement. Subitement, et sans que personne ne s'en doute, ils détalèrent comme des lapins en lançant un :

— Ne vous inquiétez pas, on revient !

Ils coururent d'une traite jusqu'au métro. La clinique se trouvait à quelques stations. Ils jaillirent comme des diables du souterrain et coururent à nouveau jusqu'à la clinique. Arrivés devant la porte, ils vérifièrent rapidement leurs tenues et entrèrent cette fois-ci sans précipitation.

C'était encore une femme qui était à l'accueil. Karim lui parla, se retourna et dit :

— Viens, c'est la chambre dix-huit.

Une infirmière se tenait dans le couloir. Karim lui demanda des nouvelles de Fatima.

— Tout va très bien, dit l'infirmière. C'est un beau garçon. La maman est un peu fatiguée, mais c'est normal. Vous pouvez entrer, mais ne restez pas trop longtemps.

Pour un peu, Karim l'aurait embrassée, cette dame en blanc.

Fatima était allongée. Elle avait les traits tirés mais semblait en effet en bonne santé.

— Tout va bien, dit Karim.

Fatima répondit que oui.

— Bon, puisque tout va bien, je vous laisse ensemble, dit Karim en mimant la noblesse, et je sors comme un prince car j'ai envie de boire un café.

Décidément, se dit Khélil, il n'en rate pas une. Les amoureux restèrent une petite heure ensemble et décidèrent d'appeler l'enfant Mustapha.

L'infirmière entra en frappant à la porte et dit d'une voix agréable :

— Nous allons garder votre femme quarante-huit heures en observation, ensuite elle pourra retourner chez elle. Désirez-vous savoir autre chose ?

— Non, répondit Khélil, complètement dépassé par les événements, puis il embrassa chaudement sa femme et sortit à son tour.

Les deux hommes repartirent en bavardant abondamment. Pour être tranquille, ils ne prirent pas le métro. Quelques kilomètres à pied, c'était encore une bonne balade à prendre. C'était encore un peu de fraîcheur à déguster dans ce monde aride et sec.

C'est compliqué un Français.

Il ne peut y avoir ni vraie liberté ni justice dans une société si l'égalité n'est pas réelle.

(Nicolas. Condorcet)

Fatima sortit de la clinique, comme prévu, deux jours plus tard. Le lendemain, Khélil commença sa première journée de travail. Il partit plus tard que Karim, car il travaillait à la journée, comme disaient les gars de l'usine. En effet, le travail n'était vraiment pas compliqué. Il fallait noter en gros ce qui entrait et ce qui sortait, puis vérifier à l'atelier d'expédition que tout était pour le mieux. Le soir, il devait faire la synthèse de tout ce travail sur un grand registre. Il s'appliqua de suite, jusqu'à en devenir méticuleux. Ce poste, c'était la chance de sa vie.

Il en profita pour parler avec les Français, mais ces gens ne parlaient que de football, de tiercé, et des femmes, ou plutôt du cul des femmes. Khélil essaya de parler du travail de l'usine, de sa production, mais un gars lui répondit :

— On s'en fout, c'est qui nous intéresse c'est l' pognon ! (et ça voulait changer le monde...)

À dix heures, il avait droit à une pause de cinq minutes. Les gars en profitaient pour se ruer sur la machine à café. En traversant les ateliers, ils regardaient les femmes comme on regarde les moutons qu'on va vendre au marché. Ils se lançaient des réflexions hilares :

— T'as vu celle-là ? Je lui ferais bien sauter la culasse.

Khélil ne comprenait pas vraiment ce genre de comparaison, mais il comprenait la lourdeur de ces mots. En passant, pratiquement toutes les femmes le regardaient, soit directement, soit indirectement. Il baissait la tête, un peu gêné par ce succès inattendu.

Un gars lui dit :

— Toi, tu vas pas être payé cher, mais tu vas baiser plus que Franck Sinatra.

Khélil ne les écoutait plus. Le premier jour, il but son café avec un ouvrier qui, enfin, lui parla d'autre chose. Il lui dit que bientôt il allait pouvoir se payer une Deux-Chevaux, et qu'il irait au bord de la mer avec sa femme et ses enfants.

Décidément, la mer, c'était quelque chose dans ce pays. La mer était synonyme de liberté et de sexualité. Elle va, elle vient, dans la chaleur, la douceur, parfois fougueusement...

— Tu sais, j'ai repéré une deux deuche super bien et pas vraiment chère. Une occase d'enfer, à peine quarante-cinq mille kilomètres. Avec un crédit, ça devrait le faire ? Trois mille francs, à ce prix-là, j'suis pas marron, t'en penses quoi ?

Khélil répondit machinalement : C'est bien.

L'autre embraya :

— J'ai l'impression que tu ne piges pas grand-chose à ce que je te raconte.

— Oui, je ne comprends pas vraiment tout, répondit-il.

— Excuse, répondit l'ouvrier, c'est vrai qu'en France on utilise pas mal de mots d'argot. Tu faisais quoi dans ton pays ?

— Ma famille avait des oliviers, on élevait aussi des moutons.

— Et pourquoi t'es pas resté là-bas ?

— Les Français ont tout brûlé.

— Ah, ouais, c'est vrai ! Il faut qu'on vous fasse chier, hein ? On est très forts pour ça, les Français. On est vraiment balézes pour casser les couilles aux autres et leur piquer leur bouffe et leurs fatmas.

Khélil pensait : Il est marrant ce Français, et manifestement pas idiot du tout.

— Bon, je te laisse, dit-il. Je m'appelle François, et toi ?

— Khélil.

— Heureux, Khélil, de te connaître.

Cette simple reconnaissance le toucha au plus haut point. Il y a des détails qui n'en sont pas, comme ces cimetières remplis

de gens indispensables. Khélil prit l'habitude d'aller boire son café avec François. Petit à petit, il commençait à mieux comprendre ces drôles de gens qui utilisaient un langage de cochon alors qu'ils avaient la chance de posséder une langue magnifique. Ils étaient vraiment compliqués, ces Français.

Il empruntait aussi régulièrement des livres à la bibliothèque et découvrit des auteurs comme Rabelais, Platon, Baudelaire, Nietzsche, Lamartine, et bien d'autres. La bibliothécaire l'aidait dans ses choix. Un jour, elle l'invita à dîner un soir au restaurant.

Khélil refusa poliment, se retranchant derrière un mensonge idiot. Il ne s'attendait pas à ça. Il décida sur le champ de ne plus remettre les pieds à la bibliothèque. Il y en avait d'autres, et il savait qu'il avait blessé cette femme qui l'avait si bien aidé. Le mieux, c'était de disparaître à ses yeux.

Le temps: cet ogre.

ON EST DÉMOCRATE QUAND ÇA VOUS ARRANGE....

LE RESTE DU TEMPS ON EST FASCISTE POUR LES AUTRES ET ANARCHISTE POUR SOI

(ALPHONSE BOUDARD)

Quatre années passèrent, et ces années furent faites de bonheur et de joie, mais un bonheur fragile, comme un château de sable que l'on bâtit sur une plage venteuse. L'argent, petit à petit, entra dans leur maison de carton, et les économies sur les livrets d'épargne croissaient avec la même lenteur que la végétation d'un jardin oublié. Karim, ce petit bonhomme plein de rêves, finit par acheter sa mobylette tant désirée. Ce n'était pas une mobylette d'occasion, non. Une toute neuve, toute bleue, brillante sous le soleil, avec des amortisseurs télescopiques. Une machine qui, selon ses mots, pouvait faire le tour du monde, tant qu'on y mettait du cœur.

Les vacances, comme un mirage, furent célébrées à Cabourg. Un mois d'août en famille, une toile de tente, un appareil photo prêté, tout pour immortaliser cette époque comme on l'aurait fait pour un séjour à Saint-Tropez. Un paysan leur donna l'autorisation de camper dans l'un de ses champs. Le soir, ils mangeaient avec la famille et, le couscous, impeccable, figurait au menu, comme pour rappeler d'où l'on venait et pourquoi tout cela avait encore un sens. Ils parlaient de la mer, des vacances, des petites choses qui faisaient du bien, mais en vérité. Il parlaient « vrai ».

Puis, ce fût le retour au lotissement. Pendant ce temps Khélil, lui, trouvait son refuge dans la chimie. Là était son évasion : dans les métaux, les distillations, les réactions chimiques qui lui permettaient de toucher du doigt des secrets invisibles. Tout cela lui rappelait un peu l'alchimie, avec ses mystères et ses espoirs d'immortalité.

Mais l'illusion de la stabilité s'effritait lentement. Le bidonville était devenu une sorte de bulle en expansion, où le confort et la sécurité ne signifiaient rien tant que la peur, elle, était intacte. Le temps passait, mais Khélil et Fatima ne pensaient même plus à chercher un autre logement. Pourquoi changer ? Il n'y avait pas d'autre endroit où aller. Le sujet était devenu tabou, comme si y penser était une forme de trahison envers ceux qui étaient restés là, dans ce coin de terre entre ciel et poussière. Puis vint cette femme. En manteau bleu, jupe écossaise. Un sourire froid, presque administratif. Elle arriva comme une marée, traversant le lotissement d'un air professoral, annonçant que l'État allait leur faire une "grande faveur". Un logement, avec tout le confort moderne. Cuisine équipée, salle de bain, chambres spacieuses. Il n'en fallut pas plus pour que la rumeur se répande comme une traînée de poudre : c'était la fin des bidonvilles. Le luxe à portée de main, et la promesse d'une nouvelle vie.

"Des appartements neufs, tout confort. Vous allez être heureux, c'est une opportunité unique," leur expliqua-t-elle, avec un sourire que l'on dirait presque convaincu. Mais Khélil, Fatima, Aïcha et Karim, bien qu'ils aient l'air d'accepter cette annonce, ne pouvaient s'empêcher de se sentir étrangers à ce bonheur trop simple, trop rapide.

Les décisions tombèrent vite. Fatima et Khélil à Saint-Denis, Karim et Aïcha à Cergy-Pontoise. Les documents signés, les sourires obligés. Mais au fond, Khélil savait, il sentait, que tout ceci était trop parfait, trop propre, trop facile pour être vrai. Dans cette promesse de confort se dissimulait quelque chose de plus sombre, une dérive qu'ils n'avaient pas encore perçue. Leurs espoirs risquaient d'être aussi éphémères que les rêves d'un lendemain qu'on n'ose jamais toucher. La soirée qui suivit cette annonce fut étrange, presque irréelle. La discussion se fit discrète, entre murmures et regards échangés, comme si chacun attendait que l'autre prenne la parole pour lever le voile sur une vérité qu'ils refusaient d'affronter. C'était comme si, en arrivant dans ce nouvel appartement, on quittait tout ce qui faisait d'eux des êtres vivants, des âmes errantes et solidaires. Un bulldozer, un camion poubelle : la transition entre la misère et le "bien-être" ne semblait pas aussi simple. Le prix à payer pour ce confort était plus élevé qu'ils ne l'imaginaient.

Et au bout de cette nuit, où le silence en disait long, l'angoisse se glissa dans leurs cœurs.

Karim dit :

— Pour déménager, je vais demander de l'aide à un copain de l'atelier, il a une voiture. Comme nous n'avons pratiquement rien à emporter, ce ne sera pas difficile et ça ne prendra pas longtemps. On lui paiera un plein d'essence. Vous en pensez quoi ?

— C'est bien, dit Khélil, morose. De toute façon, nous n'avons pas le choix.

Fatima pleurait. Elle était si heureuse ici. Tout était si bien ordonné. Le quotidien a souvent du bon, c'est rassurant. C'est l'envie de découverte ou l'ennui qui pousse à sortir de cette sécurité. Les huit jours passèrent, tristement chargés d'anxiété. Tout fut fait comme Karim en avait décidé. Entre-temps, il fallut trouver du mobilier d'occasion. Les économies en souffrirent. Il fallait aussi faire ouvrir les compteurs d'eau, de gaz et d'électricité. À partir de ce jour, ils devaient tous tenir compte de cette dépense supplémentaire, sachant que les salaires étaient squelettiques. Les familles du bidonville décidèrent de faire un dernier grand méchoui le dernier soir. Tout le monde avait échangé des adresses. D'aucuns étaient déjà partis, la peur organisant la fuite. Tous avaient l'impression d'être à nouveau sur ce grand bateau, affrontant les fureurs de la Méditerranée. Neptune allait peut-être encore balloter tout ce petit monde. Un samedi matin, un concierge remit les clefs de l'appartement au couple. Le sort était jeté. Il fallait traverser le Rubicon. L'appartement était doté de deux chambres, d'un salon, d'une cuisine et d'une salle de bain. La baignoire promise ne contenait finalement qu'un ersatz de baignoire, tenant plus de la grande bassine que de l'objet tant attendu. Il fallait prendre son bain assis. Les cloisons souffraient aussi d'imperfections. Elles étaient si minces que l'on entendait la vie intime des voisins. À chaque fois que l'un d'entre eux allait aux toilettes, on avait l'impression d'être invités à un concert de chambre... Khélil remarqua aussi qu'il ne rencontrerait pas ces voisins, tout semblait avoir été fait pour que les gens ne se voient pas. En fait, tous ces bâtiments étaient construits sur le modèle de la classe d'école. Le maître voit tout le monde, mais si un élève veut voir son voisin, il doit tourner la tête, donc faire du bruit. Les autres élèves ne voient aussi que le dos de leurs fameux petits camarades. Khélil se dit qu'il avait des visions et qu'il était de mauvaise humeur tout simplement.

Il fallut aussi trouver une solution pour Mustapha, mais les crèches étaient rares. Finalement, ils trouvèrent une femme qui gardait des enfants chez elle. Khélil et Fatima s'organisèrent pour emmener et récupérer l'enfant à la sortie du travail.

Le mobilier arriva dans l'après-midi, ce qui mit un peu de baume au cœur des occupants. C'était assez réussi et le grand tapis du salon adoucissait l'intérieur de cet appartement qu'ils trouvaient lugubre, bien qu'il fût neuf. En bas de l'immeuble, il y avait une pelouse, mais il était interdit de marcher dessus. Pour le méchoui, ils feraient tintin.

La soirée se termina tristement. Fatima cuisina une omelette berbère accompagnée d'une salade verte. Ensuite, ils écoutèrent Radio Alger assis sur le tapis du salon, et se couchèrent avec joie. Leurs corps avaient soif d'évasion. La douce et furieuse étreinte allait balayer, pour un temps, toute cette noirceur...

Le chant d'Ulysse

Une société intelligente en aurait fait des gens comme tout le monde
(Ravachol / anarchiste)

Khélil rêva à nouveau de son village, des truites, des grives, des blés mûrs parsemés de coquelicots. Fatima, par contre, rêva de monstres affreux qui voulaient raser leur maison.

La sonnerie du réveil les sortit de leurs songes. Ils déjeunèrent pratiquement en silence. Un silence odieux, un silence mortel, figea le temps. Khélil pensait qu'ils leur faudrait trouver un rythme dans l'avenir. Ils avaient l'impression tous les deux d'avoir survécu à un tremblement de terre, que la montagne avait tout emporté. Ils descendirent dans la rue en même temps. Fatima tenait Mustapha par la main. Khélil prit la main de sa femme, elle était glaciale.

Ils se quittèrent à l'entrée du métro, leur destination était différente. À midi, Khélil retrouva Karim avec un immense plaisir. Il avait pourtant l'air abattu aussi. Il fallait se donner une constance, et surtout ne pas parler du passé. Karim avait bâti un plan.

— Écoute, dit-il, avec Aïcha nous avons pensé à ça. On pourrait se retrouver tous les week-ends, une fois chez l'un, une autre fois chez l'autre. C'est trop dur de se séparer comme ça. Qu'en penses-tu ?

Décidément, se dit Khélil, Karim aurait dû s'appeler "Bonne Providence".

— C'est vraiment bien ce que tu proposes, Fatima va bondir de joie au plafond. Les femmes pourront passer du temps ensemble et nous, l'après-midi, on pourra aller à la pêche. Je vais t'apprendre le métier. Tu vas devenir carpite-réceptiendaire.

— C'est sans problème, dit Karim, et après la pêche, on pourra aller marcher dans des rues piétonnes, histoire de voir du monde. Il faut combler ce vide, ne pas se laisser dépasser par les événements. Nous devons rester maîtres de nos destins. Khélil se dit que Karim avait fait de gros progrès en langue, il parlait maintenant comme un philologue érudit. Ils se quittèrent en s'étreignant, heureux de se retrouver à nouveau. Khélil avait hâte de retrouver sa femme pour lui annoncer la bonne nouvelle, mais les aiguilles de l'horloge n'avançaient pas. Parfois, le temps passait trop vite, parfois il n'en finissait pas de se faire attendre. Einstein disait que c'était ça, la relativité, leur seul compagnon fidèle, était là, implacable.

Un trésor est ce que l'on peut appeler le destin : Mektoub en arabe.

De retour chez lui, Khélil sortit ses flacons, ses tubes à essai et une cornue. Il se préparait à distiller une matière qu'il avait méticuleusement élaborée depuis des mois. Comme le disaient les alchimistes, il avait mélangé des éléments : une terre vierge, des métaux purs, des plantes, et des pierres soigneusement brûlées au feu vif, afin d'en extraire les métaux originels. Il ajouta à la préparation une eau pure, qu'il recueillait depuis plusieurs mois dans un baquet en bois. Il mélangea les ingrédients à la main, jusqu'à ce que la matière devienne malléable, presque comme de la pâte à modeler. C'est ce que les alchimistes appelaient le poids de nature.

Il plaça la cornue sur un feu de lampe, qui brûlerait pendant trois jours. Puis il installa l'ensemble dans un placard noir. Il n'avait pas informé Fatima de sa nouvelle passion. Chacun, dans son monde, avait le droit à ses rêves, sans avoir à tout partager.

Ensuite, il se décida à préparer le repas du soir. Un poulet aux figues fraîches et au miel, un plat simple mais délicieux, qui se cuisait tout seul au four. Pour accompagner, il opta pour du riz. Ces aliments se mariaient admirablement, leur simplicité reflétant une forme de douceur secrète. Libre de toute autre occupation, il écouta Radio Alger déverser sa propagande pour "meseaux", comme disait si bien le poète François Villon. La presse et la radio, depuis toujours, cherchaient à fabriquer l'opinion. Tout était faux. Tout n'était que prosélytisme, calculé pour infuser jour après jour des mensonges dans des cerveaux devenus atones. La réalité était une messe, une religion.

Tous ces pouvoirs absolus, déversant leurs discours à travers haut-parleurs et journaux, inféodés majoritairement aux riches, construisaient un monde de plus en plus insupportable. Si Sophocle revenait, il se crèverait à nouveau les yeux pour échapper à cette ignoble rhétorique. Le peuple croyait détenir la pierre philosophale par le seul droit de vote, mais ne mettait au pouvoir que des tyrans, des dictateurs et des voleurs. Il était devenu crédule. Le peuple aussi était petit. Toute cette fange, petits et grands, baignait dans les mêmes eaux pestilentielles, dans les mêmes remugles.

Arthur Koestler disait à juste titre : "La quantité de liberté individuelle qu'un peuple peut conquérir et conserver dépend de son degré de maturité politique." Mais Khélil pensait que le peuple était encore très loin du compte. Un peuple qui achète des poulets vidés de leurs abats, des couches qui, même mouillées, restent sèches, et des rasoirs qui vont chercher le poil sous la peau, ne méritait que de périr. Comme l'écrivait si bien l'auteur de Zéro et l'infini, ces idiots mouraient avant même d'avoir compris le système capitaliste. On ne naît pas cultivé. On le devient par la volonté, la patience et le désir de comprendre toujours plus. Se cultiver, c'est sortir du noir, c'est vouloir apporter la chaleur et la lumière aux autres hommes. C'est ce grand élan de fraternité.

Très vite, la radio ne fut plus qu'un bruit de fond. Khélil se retrouva une nouvelle fois possédé par ses rêves. Comme souvent, il rêvait d'un monde juste et beau. D'un monde humain et fraternel. Ce n'était pas encore interdit de rêver, même dans ces bâtiments hideux, dans cet environnement grotesque. Les pauvres avaient encore le droit de penser, même si leurs voix étaient muselées, comme disait Bossuet: taisez-vous, mais vous avez encore le droit de penser...

Bossuet ! Cet aigle fameux qui, plus que tout autre, tenait du moineau perché dans sa suffisance à Meaux, et qui, dans sa grande sagesse, désirait faire taire la douleur des hommes. Pourtant, ce n'était pas parce que la douleur apporte une lumière qu'il fallait se flageller à vie. Quelques heures plus tard, Fatima arriva, accompagnée de Mustapha. Elle semblait encore plus fatiguée que d'habitude. Elle esquissa un faible sourire à son mari, puis commença à faire le ménage. Il fallait tout faire en rentrant du travail. Une double journée, un quotidien que la femme seule portait, entre la maison et l'usine.

Fatima fit remarquer à Khélil que pas un voisin ne s'était présenté, et que le gardien de l'immeuble était aussi aimable qu'un crocodile affamé. Khélil lui répondit que ce n'était pas l'Algérie et qu'ils devraient vite s'adapter aux us et coutumes des gens ici. C'étaient eux, les "ostrogoths", et c'était donc à eux de faire un effort. Fatima acquiesça timidement, mais sans grande conviction. Ils mangèrent tôt et se couchèrent presque immédiatement, cherchant l'oubli dans l'étreinte.

"Méseaux", des lépreux.

Au delà de la raison.

La Méditerranée a son tragique solaire qui n'est pas celui des brumes

(*Albert Camus: l'exil l'Hélène*)

Khélil dormait profondément lorsqu'un cri déchira la nuit, le sortant brusquement de son sommeil. Fatima hurlait. Il se réveilla en sursaut. Sa femme, les mains serrées autour de sa tête, murmurait : « J'étouffe... » Son visage était tordu par la douleur, sa respiration sifflante, entrecoupée.

Khélil la prit dans ses bras, désorienté.

— « Je ne sais pas ce que j'ai... Fatima... j'étouffe... et des voix parlent dans ma tête... c'est affreux... Va me chercher un verre d'eau. »

Il jaillit du lit, pris de panique, complètement abasourdi. Il se précipita dans la cuisine, les jambes tremblantes, et revint avec ce qu'elle lui avait demandé.

Fatima, toujours tremblante, ajouta dans un souffle :

— « Mon cœur... il bat trop vite... il va s'arrêter... J'entends des bruits... ça tourbillonne dans ma tête... j'ai envie de

vomir... tout est confus... Hier, j'avais le ventre qui faisait du bruit... »

Elle était en sueur, son visage terreux, sa voix brisée par la peur.

— « Appelle un médecin, je t'en prie... je crois que je vais mourir... »

Khélil enfila ses vêtements, la tête prête à exploser, et se rua dans la coursière de l'immeuble. Il frappa à la porte de la loge du gardien, frappant frénétiquement, son cœur battant à tout rompre. Il attendit, bouillonnant d'impatience. Enfin, la tête du gardien apparut dans l'entrebâillement de la porte, visiblement réveillé en sursaut, grognant, de mauvaise humeur.

— « C'est pour quoi, encore ? »

— « C'est ma femme ! » s'écria Khélil, « Elle étouffe, elle dit qu'elle va mourir ! »

— « Merde... » lâcha le gardien, se précipitant sur son téléphone.

Khélil souffla intérieurement : Heureusement qu'il a ce téléphone, sinon c'était la catastrophe. Le gardien parlait d'une voix tremblante à un interlocuteur au bout du fil, semblant enfin sortir de sa torpeur. Quelques instants plus tard, la femme du gardien arriva et posa une main apaisante sur l'épaule de Khélil.

— « Calmez-vous... Le médecin arrive tout de suite. Retournez auprès de votre femme, nous nous occupons du reste. »

Khélil remercia abondamment le couple et quitta précipitamment la loge.

— « Pauvres gens... » murmura la femme en se retournant. « Un malheur n'arrive jamais seul. On est vraiment peu de choses sur cette terre... »

Lorsqu'il revint dans leur appartement, il trouva Fatima assise sur le bord du lit, le corps affaissé. Elle avait vomi. L'odeur âcre du liquide envahissait la pièce. Elle se tenait toujours la tête dans les mains, tremblant de tout son être. Son regard était hagard, presque vide.

Khélil, le cœur lourd, retourna en cuisine et prépara une eau citronnée. C'était ce qu'on donnait en Algérie lorsque quelqu'un se plaignait du cœur. Il revint avec la boisson, un linge pour nettoyer le sol. Le médecin arriva alors, tout de suite, son regard froid et professionnel.

— « C'est une crise d'angoisse », dit-il en s'approchant de Fatima. « Je vais lui faire une piqûre. » Tout en préparant la seringue, il interrogea Khélil d'un ton posé :

— « Est-il arrivé quelque chose de grave à votre femme ? Un événement important, qui aurait pu provoquer cette crise ? »

Khélil raconta brièvement les derniers événements. Le médecin hocha la tête et, d'une main ferme, planta l'aiguille dans le bras de Fatima.

— « Je comprends », dit-il calmement. « Le liquide est épais. Je vais injecter doucement. Concentrez-vous, madame, et essayez de respirer par le ventre. Ça ira mieux... »

Les chemins de vicissitude

Fatima acquiesça d'un mouvement de tête, avant de s'adresser à Khélil :

— « Préparez-moi un gant mouillé avec de l'eau chaude. Je vais lui faire une compresse, cela rendra la piqûre plus efficace, le médicament se diluera beaucoup plus vite. Et apportez-moi aussi un verre d'eau. »

Khélil s'exécuta immédiatement, l'esprit encore confus mais guidé par l'urgence. Le médecin, l'air calme mais préoccupé, donna ses instructions :

— « Faites-lui boire l'eau avec ces deux comprimés. Nous verrons bien si son estomac garde le tout. » Un regard anxieux furtif glissa vers sa montre. « En principe, l'effet de ce médicament est rapide. J'ai forcé la dose. Attendons dix minutes maintenant, sachant qu'elle est un peu plus rassurée. C'est sans doute ce qu'il y a de plus important. »

Khélil, toujours dans un état d'inquiétude profonde, proposa timidement un café. C'était une coutume en Algérie, mais il ne savait pas si cela se faisait en France. À sa grande surprise, le médecin répondit avec un sourire :

— « Oui, je peux en boire. La nuit est terminée pour moi, de toute façon. Il y a encore deux autres personnes qui ont besoin de soins, mais c'est moins urgent. J'ai le temps, je vais attendre que la piqûre fasse son effet. Et puis, je vais vous préparer une ordonnance, ainsi qu'un arrêt de travail pour votre femme. Il faut absolument qu'elle prenne ses médicaments dès demain. Si vous aussi vous travaillez, trouvez une solution pour l'accompagner. »

Fatima semblait déjà un peu plus calme, respirant avec moins de peine. Khélil, observant son état, décida sans hésiter qu'il ne se rendrait pas à l'usine le lendemain. L'urgence, ce soir-là, c'était sa femme.

— « Venez », dit le médecin en se dirigeant vers la cuisine, « je vais vous faire l'ordonnance. »

Khélil comprit rapidement que la situation était plus grave qu'il ne l'avait imaginé. Le médecin paraissait bien trop préoccupé pour que ce ne soit qu'une simple crise passagère.

En écrivant, il poursuivit :

— « Votre femme est atteinte d'une dépression majeure, et ce n'est pas juste à cause de cet incident avec la fumée. Je dirais que le mal est installé depuis longtemps, mais que ce traumatisme a agi comme un révélateur. » Il posa son stylo et leva les yeux. « Je vais vous laisser le numéro de téléphone d'une clinique spécialisée. Si votre femme fait encore une crise, appelez-les. Les soignants connaissent bien cette maladie. »

Khélil, perplexe, se sentit submergé par l'ampleur de la situation.

— « Comment cela se fait-il que tout soit allé si vite ? » demanda-t-il, presque désorienté.

— « Je vais essayer de vous expliquer », répondit le médecin d'un ton rassurant. « Disons que le cerveau est comme une réserve d'eau, retenue par un barrage. Et ce barrage a cédé tout à coup. Maintenant, l'eau coule à flot dans sa tête. On pourrait aussi imaginer un éclat de silex qui se détache de la pierre. Il faut maintenant réparer ce barrage, recoller ce morceau. »

— « Mais comment ? » Khélil sentit son cœur s'alourdir sous l'incertitude.

— « Les médicaments, d'abord. Une vie saine, des amis, du repos. Il faut fuir toute forme d'agression pendant un certain temps. C'est une reconstruction, un processus long. C'est une chute vertigineuse, mais souvent, cela dépend du temps qu'il faut pour se relever. »

Les deux hommes retournèrent dans la chambre. Fatima était allongée, presque immobile, mais on pouvait voir qu'elle semblait plus apaisée. Les médicaments l'avaient profondément assommée, comme une vague qui l'avait emportée dans un sommeil lourd.

— « C'est bien », dit le médecin après un dernier regard. « Elle devrait dormir au moins dix heures. Espérons qu'elle se réveille plus calme, plus stable. »

Khélil paya ce qu'il devait, un poids invisible sur la poitrine. Le médecin s'apprêtait à partir, mais Khélil, une dernière pensée en tête, se dit que, malgré tout, ce pays regorgeait de gens admirables. Il avait eu la chance de croiser cet homme, un véritable phare dans la nuit.

Alors qu'il regardait le médecin s'éloigner dans la nuit, une conviction s'imposa à lui : la guerre, le racisme, la haine sociale, tout cela n'était que l'œuvre de médiocres, d'imbéciles, de fous. Cet homme, au contraire, était un rappel vibrant à l'éthique, un modèle de bienveillance. Ce qu'il faisait, ce don de soi, c'était là la vraie beauté. Il pensait : Le bonheur réside dans l'art de donner de la joie aux autres. Donner, c'est se donner à soi-même, c'est sublimer son quotidien.

Khélil se perdit un instant dans la pensée que ce n'était pas ce genre d'hommes qui avaient déclenché la guerre en Algérie. Non ! Toute cette violence, cette folie, étaient l'œuvre de tarés, de fous, d'individus aveuglés par leur propre misère intérieure. Khélil, lui, était un esprit libre et curieux. Et c'est ce qui le rendait unique, ce qui était véritablement précieux. Il pensait sans cesse, avec cette obsession de pousser sa pensée jusqu'à l'essence même de sa vérité. Et chaque fois, le résultat était plus riche, plus surprenant que ce qu'il avait pu imaginer.

Fatima dormait enfin, et Khélil, malgré la lourdeur de la nuit, se sentit soudainement plus léger. Le matin serait un autre jour, mais la nuit, elle, aurait son propre sens. Au matin, il rêva de truites dans des eaux cristallines, de grives gorgées de fruits

rouges, de coquelicots qui éclataient dans les champs de blé. Il n'était pas question de se laisser avoir par une gorgone. Il resterait libre, comme l'eau qui coule. Le merveilleux réside dans l'ordinaire

Il était déjà huit heures, et on pas encore vendu un seul chapeau.

(Une belle inconnue...)

Khélil accompagna Mustapha à l'école puis attendit l'ouverture d'une pharmacie. Il nota aussi dans sa tête l'emplacement d'une cabine téléphonique publique. Il était inutile de déranger tout le monde à nouveau, au cas où Fatima ferait une autre crise.

À son retour, Fatima était levée. Elle avait essayé de manger et de boire son thé, mais il remarqua que son assiette était presque pleine et que son thé était intact. Khélil l'informa calmement de ce que le médecin lui avait dit. Il avait toujours dit la vérité à sa femme ; c'était sa philosophie, son respect le plus absolu. Fatima l'écoutait en hochant la tête.

— Je sais que c'est grave, dit-elle. Je le ressens au plus profond de moi. J'ai l'impression de ne plus m'appartenir. Mon cerveau fait ce qu'il veut. Si tu savais quelle souffrance c'est... Depuis quelque temps, je sentais que j'étais nerveuse, angoissée, mais je ne pensais pas que cela deviendrait aussi grave. Crois-tu qu'on peut guérir de cette maladie ?

— Je crois que oui, mais il faut du temps. Il faut essayer de ne pas trop penser, de te distraire, sortir, marcher. De toute façon, je vais chercher des livres à la bibliothèque qui parlent de cette maladie et nous en reparlerons quand j'aurai plus d'informations. En attendant, fais-toi belle, ce midi, nous mangeons au restaurant.

Fatima se leva lourdement et se dirigea vers la salle de bain.

Le repas ne fut pas joyeux malgré la qualité du restaurant choisi. Fatima n'avait toujours pas faim. Elle se contentait de boire de l'eau à petites gorgées. Elle parvint à boire son thé, encouragée par Khélil. Ce repas l'épuisait encore davantage. Elle n'avait qu'une envie : s'allonger. Ce qu'elle fit dès leur retour. Les médicaments l'avaient abruti, elle ne tenait presque plus debout.

Khélil la laissa à contrecœur, car son travail l'attendait. Il avait pris la matinée pour ne pas léser l'usine qui en avait besoin. L'après-midi, il vérifia la résistance des fils de laiton et de cuivre sur une machine à étirer le métal. L'usine cherchait sans cesse à se perfectionner.

L'horloge sonna enfin la fin de la journée. Il se rua, comme tous les autres, dans le métro. Il devenait un robot agité, l'un des nombreux travailleurs anonymes.

De retour chez lui, une nouvelle surprise l'attendait. Le concierge l'informa que Fatima avait été hospitalisée.

— Elle est venue frapper à ma porte. Elle avait l'air complètement perdue, excusez-moi, mais j'ai cru qu'elle était devenue folle. Nous avons appelé le Samu. Un médecin lui a fait une piqûre sur place. Vous pouvez aller la voir, elle est à l'hôpital. Voici l'adresse.

— Si cela peut vous dépanner, dit la femme du concierge, nous pouvons garder votre fils. Nous savons ce que c'est, hein Gilles ?

L'homme grogna un oui peu audible. Khélil expliqua à Mustapha que sa maman était à nouveau malade et qu'il devait être sage en attendant son retour.

Une heure plus tard, il se retrouva dans le bureau d'un médecin.

— Votre femme est arrivée vers quinze heures, en proie à une forte agitation, dit-il en consultant la fiche. Son état est très, très sérieux. Nous l'avons dirigée vers le secteur psychiatrique, qui étudie même la possibilité d'une mise en sommeil prolongée. Quel est votre avis ?

— Je ne sais pas, répondit Khélil. Tout va si vite... Et vous, qu'en pensez-vous ?

— Nous allons faire le point avec l'équipe et nous verrons à son réveil. Nous ne pouvons pas nous prononcer immédiatement. Nous avons besoin de recul et d'informations de sa part. En général, nous préconisons d'abord une cure de

sommeil pour que la personne puisse se reconstruire un peu. Cela permet de traiter les états d'angoisse, qu'il s'agisse d'une psychose aiguë, d'une névrose, ou d'un état dépressif. De toute façon, son hospitalisation durera un certain temps. Votre femme souffre et est en danger. Nous sommes inquiets, je ne vous cache pas.

— Faites pour le mieux, j'ai confiance en vous. Je peux vous laisser le numéro de téléphone où je travaille, au cas où ?

— Bien, répondit le médecin. C'est très bien. Nous ne manquerons pas de vous tenir informé. En attendant, essayez de penser à autre chose, inutile de vous rendre malade à votre tour. Votre femme a besoin de quelqu'un de fort à ses côtés. Encore une fois, ce médecin avait vu juste. Khélil se sentit rassuré. Il savait instinctivement que ces gens feraient tout ce qui était possible pour Fatima. Ce n'étaient pas simplement des praticiens, mais des combattants, des analystes redoutables capables de fonctionner comme des machines, s'oubliant eux-mêmes dans leur devoir.

Le lendemain, vers dix heures, il reçut un appel de l'hôpital l'informant que Fatima avait été placée en cure de sommeil pour plusieurs jours. Il était donc inutile de la voir.

À midi, il retrouva Karim à la cantine et lui raconta ses déboires. Karim réfléchit un instant avant de répondre :

— Si tu veux, nous pouvons garder Mustapha à la maison. Aïcha s'en occupera comme une mère. Tu as besoin de recul et de sérénité. Bien entendu, s'il te manque, tu pourras venir le voir le soir autant que tu le veux. Tu dois te consacrer à toi et à ton travail.

Khélil acquiesça. Karim avait encore une fois raison, et cette fois, la raison paraissait évidente. Ils se quittèrent en s'embrassant.

Dorénavant libre de toute préoccupation, Khélil se plongeait dans ses travaux d'alchimie chaque soir. Il commençait à comprendre le langage hermétique utilisé par ces anciens sages. L'alchimie, plus qu'un simple savoir, contenait une philosophie immense, dissimulée aux yeux des profanes sous des allégories complexes et alambiquées. Travailler la matière dans un creuset de marbre, la nourrir de son acide organique, distiller l'eau mille fois... Cela le tenait en haleine, l'absorbait totalement. Chaque geste devenait une forme de guérison, un moyen d'oublier ses soucis. Il lisait beaucoup aussi, dévorant les ouvrages des maîtres anciens.

Les soirées passaient, semblables les unes aux autres. Il dormait ensuite comme un animal épuisé par ses efforts, oubliant jusqu'à ses rêves. Plus de truites, de grives, de coquelicots dans les champs de blé. Il ne rêvait plus. Le matin, il partait comme un automate, et travaillait comme un automate, masquant sa peine derrière un masque de concentration. Personne au laboratoire n'était dupe, mais tout le monde avait la délicatesse de ne pas poser de questions. Il continuait, infatigable, à se plonger dans les moindres détails de son travail, comme une manière d'oublier, ou du moins, de tenir le coup. Le week-end suivant, il le passa avec ses deux amis. Karim l'emmena à la pêche, mais le cœur n'y était plus. Khélil leur parla d'un courrier de l'hôpital, un rendez-vous fixé par un psychiatre pour discuter de l'état de Fatima.

- Tu sais, dit Karim en lançant un hameçon, Aïcha a déjà connu des cas semblables. Elle dit que c'est le mal du pays.

En retournant en Algérie, certaines de ces femmes ont fini par guérir.

- Je sais, répondit Khélil d'une voix sourde, c'est le mal du pays, je l'ai compris depuis un certain temps. Si je dois retourner en Kabylie pour sauver Fatima, je le ferai.

Le lundi, il retrouva son poste avec un soulagement étrange. Le responsable du laboratoire l'informa qu'ils devaient mettre au point un nouveau métal pour souder les toiles. Il lui demanda son avis.

- L'or, répondit Khélil sans hésiter, mais pas n'importe quel or. Le bronze, le laiton et l'or se marient intimement. Ce serait idéal d'utiliser de l'or jaune, celui des bijoutiers, mais il est cher. Et le point de fusion sera crucial.

- L'argent ne compte pas, rétorqua le responsable, vous avez carte blanche. Les Allemands, nos concurrents, ont pris de l'avance. Il est temps de réagir avant qu'il ne soit trop tard.

À dix heures tapantes, Khélil se rendit à la machine à café. Une petite surprise l'y attendait. Une très jolie femme blonde se tenait devant, visiblement en attente de quelqu'un. Légèrement gêné, comme toujours dans ces situations, il glissa silencieusement une pièce dans la fente de la machine.

- Bonjour, dit-elle, l'air détaché.

- Bonjour, répondit Khélil.

- Vous travaillez au laboratoire ? demanda-t-elle, un sourire mutin aux lèvres.

- Oui.

- Et ce travail vous plaît ?

- Oui.

- Vous ne semblez pas très bavard, répondit-elle, étonnée de son manque d'enthousiasme.

Elle était vraiment belle, et un tel manque de réaction ne semblait pas être une habitude pour elle.

- Oui, ce travail me plaît, répondit-il enfin, mais ce n'est pas tout. On m'attend au labo.

Puis il tourna les talons sans oublier de lui souhaiter une bonne journée. Pour une fois, il laissa échapper un rire intérieur. La belle fille, comme disaient les Français avec leurs métaphores particulières, venait de se prendre un joli râteau.

Elle ne savait pas que Khélil n'aimait qu'une seule femme : Fatima. Ses mains, ses rires, ses cheveux volant au vent, sa bouche couleur cerise, son visage d'une beauté indestructible, sa façon de manger, de grignoter ses repas avec une innocence enfantine. Il aimait aussi sa peau, sa sueur, l'odeur intime de son corps. C'était elle qui l'aimait comme un feu sacré. Avec Fatima, les rôles étaient inversés. Il l'aimait à en perdre la raison. Eros l'avait comblé, mais Hades, le dieu des enfers, avait décidé de lui briser les ailes, et le reste...

L'enfer est vide, tous les démons sont ici (W. Shakespeare)

Huit jours plus tard, Khélil rencontra le psychiatre. Ce dernier lui expliqua que Fatima souffrait d'une névrose d'angoisse. Elle avait maintenant peur de tout, et, pire encore, peur d'avoir peur. Le psychiatre attribuait sa maladie au déracinement et à la perte de son pays. Elle ne pouvait pas faire le deuil de sa vie passée. Il en avait longuement discuté avec un collègue ethno-psychiatre qui partageait son avis. Enfin, Khélil put voir Fatima. Elle n'était plus que l'ombre d'elle-même. Ses traits étaient terriblement tirés, son teint livide, et il lui semblait qu'elle avait énormément maigri. Sa tenue hospitalière ne faisait qu'aggraver l'effet de dégradation. Il la rassura autant qu'il le pouvait, parlant de Mustapha, de l'appartement, des finances. Fatima, bien que tentant de s'accrocher à ses paroles, montrait des signes de fatigue extrême. Il voyait bien qu'il parlait dans le vide. Pour la première fois de sa vie, il lui mentit, ou plutôt, il extrapola.

- Nous allons repartir en Algérie, Fatima. La France, c'est fini pour nous. Il y a maintenant du travail au pays, et j'ai appris un bon métier.

En attendant que tu guérisses parce que tu vas guérir, c'est certain — Karim et Aïcha garderont Mustapha, et il nous rejoindra après.

Fatima, à travers ses larmes, rit enfin. Un lourd soupir de soulagement jaillit de sa poitrine, fanée comme une fleur en hiver.

Il resta près d'elle pendant une heure, puis, en la voyant s'endormir, il s'éclipsa.

À sa sortie, une infirmière l'informa que sa femme allait passer un mois dans une maison de repos en Seine-et-Marne, dans un ancien château paisiblement posé entre étangs et forêts.

Depuis son arrivée en France, Khélil achetait régulièrement un journal en arabe, qui contenait des petites annonces. Il savait que les chimistes étaient désormais très recherchés dans les métiers liés au pétrole. Il informa Karim de son projet de retour au pays. Karim approuva immédiatement, comprenant tout. Il lui dit qu'il garderait Mustapha et que lui et Aïcha rejoindraient l'Algérie pour un mois de vacances. L'enfant serait une charge trop lourde à porter.

- Tu n'auras qu'à nous loger, dit Karim. C'est simple. Nous avons de fortes réductions pour rentrer au pays et nous avons de l'argent aussi. Nous allons en profiter. Et

puis Mustapha est Français, et il le restera. La France, c'est son avenir à lui. Qu'en penses-tu ?

- Je suis absolument d'accord. Plus je te connais, plus je pense que tu es la sagesse et la raison incarnées.

Tu devrais peut-être songer à devenir guide touristique, tu y trouverais sans doute ton compte.

- Tiens, répondit Karim, je n'y avais pas pensé, mais je vais y songer. Mustapha aura deux familles, ce ne sera que richesse et bonheur pour lui.

Khélil écrivit à trois grosses sociétés en Algérie, présentant son savoir-faire. Il reçut trois réponses positives. L'une des sociétés lui proposait même un logement à Alger. Ils cherchaient depuis longtemps un cadre capable de travailler sur les différents alliages des métaux. Les métaux, associés au pétrole, constituaient l'avenir avec le développement de la nouvelle société industrielle. Plus tard, la grande richesse serait l'or jaune: le soleil

Le temps passait vite entre ses travaux d'alchimiste, les visites à Fatima et les week-ends chez ses amis. Fatima était toujours fatiguée, mais ses crises d'angoisse s'atténuaient peu à peu.

Khélil savait que le climat et les soucis n'étaient pas les seules causes de sa maladie. La nourriture y était aussi pour beaucoup. Ce changement brutal de régime alimentaire n'était sans doute pas sain pour elle. Le système digestif est aussi un cerveau, et ce cerveau disait stop. Il avait remarqué que, avec les jours, l'odeur de son corps avait changé, parfois même de manière dérangeante.

Un soir, en rentrant, il fut pris d'une idée saugrenue. Il se dit qu'il ne serait pas venu en France pour rien. Il entra dans un grand magasin, acheta deux tranches de jambon, une boîte de pâté, une baguette et une bouteille de vin rouge.

Il se régala de tous ces interdits et se dit que c'était l'un des meilleurs repas qu'il ait jamais fait de sa vie. Le vin aidant, il dormit comme un soldat. À son réveil, il était frais comme un gardon. Les gars de l'usine auraient dit qu'il était à nouveau "d'équerre." Pour connaître l'homme qui est en toi, prends un chemin que tu ne connais pas, disait son père. Il avait bien raison.

Les quinze derniers jours, il les passa chez ses amis. Il brada tout le mobilier et donna le gros poste radio à Karim. Il réserva des billets de train et une cabine sur le bateau qui faisait la navette entre les deux rives de la Méditerranée.

Enfin, le grand jour arriva. Un médecin lui prescrivit une ordonnance renouvelable et lui donna de nombreux conseils. Aïcha prépara une dernière Hasban. Fatima dormit avec elle, et son sommeil fut paisible.

Khélil avait demandé à ses amis de ne pas pleurer à la gare. Ce n'était qu'un au revoir, pas un adieu.

Tous savaient que le trajet allait être très long pour eux, et à défaut de prier, ils croisaient les doigts. Ils prirent le train au petit matin, seul Mustapha pleurait.

Fatima dormit longtemps pendant le trajet jusqu'à Marseille, les médecins ayant bien dosé les médicaments. Khélil était confiant. Il avait la persévérance des vagues qui frappent inlassablement le rivage. Il était désormais sûr de sa route. Son esprit était devenu limpide, fort, lumineux, avec la franchise des grands horizons.

Il se rappelait ce que Karim lui avait dit : La vie, c'est un train qui part d'une gare pour revenir en fin de parcours à la même gare. La vie, c'est une révolution.

Marseille, Alger : l'espoir était sur l'autre rive.

En sortant du train, pour aider Fatima à descendre, il lui prit la main. Elle était à nouveau chaude.

Post scriptum :

Khélil mourut en 1974, à l'âge de 60 ans. Fatima mourut en 1976, à l'âge de 58 ans.

Mustapha, aujourd'hui âgé de 69 ans, cherche toujours la pierre philosophale.